



JULES LEMAÎTRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Massière

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



LA MASSIÈRE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, le 11 janvier 1905
au Théatre de la Renaissance.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus.

ROMAN

LES ROIS . . . . 1 vol.

THÉATRE

LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en quatre actes.
FLIPOTE, comédie en trois actes.
MARIAGE BLANC, drame en trois actes.
LE PARDON, comédie en trois actes.
RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes.
L'AGE DIFFICILE, comédie en trois actes.
LES ROIS, drame en cinq actes.
L'AÎNÉE, comédie en quatre actes.
LA BONNE HÉLÈNE, comédie en deux actes, en vers.

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4908-3-05. — (Encre Lorilleux).

LA MASSIÈRE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

M. JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



PQ
2337
L3M34
19--

PERSONNAGES

MARÈZE	MM.	Lucien Guitry.
JACQUES MARÈZE		Maury.
GARNOTEAU.		Boisselot.
BURETTE.		Blissett.
JULIETTE DUPUY.	Mmes	Marthe Brandès.
MADAME MARÈZE.		Anna Judic.
SUZANNE.		Jane Heller.
MARTHE		Marthe Ryter.
RENÉE.		M. Lavigne.
SOLANGE.		Litty Bossa.
OLGA		L. Marka.
LILI.		Jeanne Henry.
MADELEINE		Ferlys.
SIMONE		Barneville.
ANDRÉE.		J. Fusier.
UNE DAME		X.
QUATRE JEUNES FILLES. . .		X.X.X.X.

Décors de MM. Amable et Jambon.

LA MASSIÈRE

ACTE PREMIER

UN ATELIER DE JEUNES FILLES A L'ACADÉMIE JUSTINIEN

Porte au fond. A droite, petite porte. A gauche, grand vitrage. Au milieu, planche à modèle. Autour, chevalets et tabourets. Au plafond, quelques poulies où pendent des cordages.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, RENÉE; puis SUZANNE, MADELEINE, SIMONE, ANDRÉE; puis JULIETTE et BURETTE; puis QUATRE JEUNES FILLES; puis JACQUES; puis LILI; puis une DAME et OLGA.

Marthe et Renée, déjà arrivées, mettent des tabliers ou des blouses, installent leurs chevalets. Les autres feront de même tout en causant. Entrent ensemble Suzanne, Madeleine, Simone et Andrée Bonjours et poignées de mains.

SUZANNE.

Y a modèle aujourd'hui?

MARTHE.

Oui, y a modèle.

SUZANNE.

Modèle homme ?

MARTHE.

Oui.

SUZANNE.

Chouette !

MARTHE.

Gosse, va !

SUZANNE.

Qu'est ce que tu veux ? Moi, ça me fait toujours quelque chose. Toi pas ?

MARTHE.

Oh ! moi, faire un homme ou un navet !...

SUZANNE.

C'est que, toi, tu es une vraie artiste, ma chère.

MARTHE.

Penses-tu !

Entrent Juliette et Burette par la porte du fond.

RENÉE.

Tiens, voilà la massière.

MADELEINE.

Avec le modèle.

SUZANNE.

Le même ?

MADELEINE.

Oui, toujours Burette...

SIMONE.

Ce qu'il était paf la dernière fois !

ANDRÉE.

A ne plus pouvoir tenir la pose.

SUZANNE.

Il m'envoyait des baisers.

MARTHE.

A toi, la môme ?

SUZANNE.

Parfaitement.

MARTHE.

Défends ta vertu, ma fille !

RENÉE.

L'illustre maître avait pourtant dit que c'était un scandale, que Burette ne remettrait plus les pieds à l'atelier.

MADELEINE.

Les demoiselles du monde s'étaient plaintes...

ANDRÉE.

Et le voilà tout de même revenu.

SUZANNE.

Tant mieux, on est habitué à son anatomie.

MARTHE.

Cette enfant est cynique.

JULIETTE, à Burette dans l'embrasure de la porte.

J'ai obtenu votre grâce, Burette; mais, vous savez, ça n'a pas été sans peine. Monsieur Marèze ne voulait plus entendre parler de vous. Mais je l'ai tant prié; je lui ai tant dit que vous étiez un brave homme malgré tout, un bon père de famille ; que vous aviez besoin de gagner... Seulement il est bien convenu que cela ne vous arrivera plus jamais ?

BURETTE.

Oh! mademoiselle, ça, c'est juré.

JULIETTE.

Je vous crois, Burette. Au reste, j'ai répondu de vous. Vous ne voudrez pas me faire mentir. (Blaguant un peu.) Et puis, voyons, vous aussi, vous êtes un artiste, vous êtes notre collaborateur, il n'y a pas à dire. Un peu d'amour-propre, sapristi? Au nom de l'art français, Burette! Savez-vous ce qu'il a dit, monsieur Marèze? Que, si vous recommenciez, il prendrait un modèle italien.

BURETTE.

Oh! ça, mademoiselle, ça ne serait pas à faire.

JULIETTE.

J'approuve, Burette, cette révolte de votre patriotisme. Et maintenant allez vous préparer.

BURETTE.

Mademoiselle, je ne sais comment vous dire... C'est entre nous à la vie, à la mort, vous savez !

JULIETTE.

Simplement.

Burette sort par la petite porte de droite, Juliette descend.

TOUTES LES ÉLÈVES.

Bonjour, Juliette (ou) Bonjour, mademoiselle.

JULIETTE.

Bonjour, mes petites. Avez-vous besoin de fournitures ?

RENÉE.

Moi. me faut du fusain.

MADELEINE.

Moi, du papier.

Entrent quatre jeunes filles qui saluent Juliette et vont droit à leurs places, un peu à l'écart des autres.

SIMONE.

V'là les demoiselles du monde !

MARTHE.

Éventails, abat-jour, cadres pour photographies... le grand art !

SUZANNE.

Je voudrais bien de la craie.

JULIETTE.

Je t'en ai donné une boite la dernière fois.

RENÉE.

Elle la mange.

JULIETTE.

C'est vrai ?

SUZANNE.

Oui, j'aime ça.

MARTHE.

La grande névrose!

Jacques Marèze entr'ouvre la porte du fond et avancel a tète.

RENÉE.

Oh! un jeune homme.

MARTHE.

C'est le fils du cher maître.

RENÉE.

Il n'est pas mal.

MARTHE.

Il a du cheveu!

Chuchotements.

JACQUES descend d'un pas. Juliette remonte.

J'ai un petit mot à dire à mademoiselle... enfin à la massière.

JULIETTE.

C'est moi, monsieur.

Ils restent tous deux près de la porte.

JACQUES, saluant,

Mademoiselle... Je venais, en passant, vous prier de dire à mon père que ma mère doit venir le prendre après le cours... Alors, si des fois elle n'était pas là juste à l'heure... que papa l'attende ici.

JULIETTE.

Votre commission sera faite, monsieur.

JACQUES.

Merci, mademoiselle. Excusez-moi...

Très timide, il ne trouve pas la porte.

JULIETTE.

Par ici, monsieur... (Pour le mettre à l'aise.) Vous

devez être content, monsieur, du succès de votre père ?...

JACQUES.

Quoi donc ?

JULIETTE.

Dame ! la grande médaille du Salon !...

JACQUES.

Oh ! certainement, mademoiselle.

JULIETTE.

Monsieur Marèze a tant de talent !

JACQUES.

Oh ! certainement... Il fait des choses très bien dans leur genre... Chacun a son œil, n'est-ce pas? (Il s'enhardit, voyant que Juliette lui sourit et l'approuve.) Moi, j'ai bien regardé les choses... Je me suis rendu compte... Eh bien, il n'y a pas de contours... il n'y en a pas, j'en suis sûr... Alors je peins uniquement des vibrations... voilà ! Vous compre nez ?

JULIETTE.

Mais oui, très bien... D'ailleurs, vous avez au Salon une très jolie chose...

JACQUES.

Mon *Pont de Suresnes* ?

JULIETTE.

Il y a là un coup de lumière!

JACQUES.

Vous trouvez ?... Mon Dieu!... Enfin... (Saluant.) Mademoiselle... (A part.) Elle est très intelligente.

Il sort.

JULIETTE, aux élèves.

Tout le monde est là ?

RENÉE.

Oh! Il en manque.

MARTHE.

C'est la saison où l'on commence à s'éparpiller.

Entre Lili, toute petite, avec un gros bouquet.

LILI.

Voilà le bouquet pour le cher maître.

JULIETTE.

Donne. C'est bien entendu, vous autres? Quand monsieur Marèze aura fini ses corrections, vous vous lèverez toutes et Lili, qui est la plus jeune, lui offrira le bouquet et lui lira, en notre nom, à toutes, un petit compliment.

Elle tend un petit rouleau à Lili.

PLUSIEURS.

Compris !

JULIETTE.

Maintenant à vos places.

Une dame suivie d'une jeune fille entr'ouvre la porte.

MARTHE.

Chut ! Une dame.

Juliette remonte vers la dame.

LA DAME.

Monsieur Marèze, s'il vous plait ?

JULIETTE.

Il n'est pas ici, madame. Mais je suis la massière; et, si vous n'avez rien de particulier à dire à monsieur Marèze...

LA DAME.

La massière?

JULIETTE.

Oui, madame. La massière est une élève chargée de garder la « masse », comme au régiment, de distribuer les fournitures, de maintenir l'ordre, etc... (Désignant Olga.) Mademoiselle est inscrite?

LA DAME.

Oui, mademoiselle. (Elle remet un bulletin à Juliette.) Elle a des dispositions étonnantes pour le dessin... pour tout, d'ailleurs... Et, comme c'est la première fois qu'elle vient au cours, j'aurais voulu la recommander à son professeur.

JULIETTE.

C'est plutôt chez lui que vous le trouverez, madame. Mademoiselle est une jeune fille du monde?

2

LA DAME.

Mais... évidemment, mademoiselle.

JULIETTE.

Parce que, voyez-vous, il y a ici deux bandes : les jeunes filles du monde, et puis les autres... celles qui travaillent... Elles sont d'ailleurs toutes très gentilles et je crois que mademoiselle ne s'ennuiera pas. Votre nom, mademoiselle ?

OLGA.

Olga Durand.

JULIETTE.

Eh bien donc, mademoiselle Olga, je vais vous indiquer votre place et vous donner toutes vos petites affaires.

A ce moment entre par la petite porte de droite Burette, nu avec un caleçon ; il gagne la planche à modèles.

LA DAME, *effarée.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JULIETTE.

C'est le modèle, madame.

LA DAME.

Et ces demoiselles vont le dessiner tel qu'il est là ?

OLGA.

Mais naturellement, maman.

LA DAME.

Et c'est comme cela à chaque leçon ?

JULIETTE.

Cela dépend. D'autres fois, c'est le modèle femme.

LA DAME.

Mon Dieu, mademoiselle, vous allez peut-être me trouver un peu... mais enfin... est-ce que...

Elle parle bas à l'oreille de Juliette.

JULIETTE.

Mais jamais, madame, jamais, quelle idée !

OLGA, qui a eu soin de s'éloigner de sa mère.

Au revoir, maman.

LA DAME.

Mais...

OLGA.

A tantôt.

La dame sort. Burette est monté sur la planche.

JULIETTE.

Quelle pose voulez-vous, mesdemoiselles ?

MARTHE.

Moi, celle-là.

Elle l'exécute et Burette la reproduit.

JULIETTE.

L'Apollon du Belvédère, alors ?

RENÉE.

Non, non. Celle-là.

Même jeu.

JULIETTE.

Le Génie de la Bastille ?

PLUSIEURS.

Non! non!

JULIETTE.

Alors quoi? (A Olga.) Avez-vous une idée, mademoiselle?

OLGA.

Je voudrais... l'Amour endormi.

Burette donne la pose : rire général.

MARTHE, à Renée.

Oh! ma chère, crois-tu?

RENÉE.

Quelle santé!

JULIETTE.

Enfin, quelle pose voulez-vous? Tâchez de vous entendre.

MARTHE.

Ça nous est égal.

JULIETTE.

Donnez celle que vous voudrez, Burette, celle qui vous fatiguera le moins!

BURETTE, les poings sur les hanches.

Comme ça?

JULIETTE.

Si vous voulez. A présent, travaillons.

Elle gagne son tabouret.

MARTHE, désignant Olga à Renée.

La nouvelle est en extase!

RENÉE.

Ça n'a jamais rien vu.

LILI.

C'est jeune, ça ne sait pas.

MARTHE.

Dites donc, une idée!

Bref conciliabule à voix basse.

RENÉE.

Oh ! oui ! oui !

Marthe et Renée se lèvent et vont tourner autour du modèle.

JULIETTE, à Marthe et à Renée.

Pourquoi quittez-vous vos places, vous autres ?

MARTHE.

Pour me rendre compte d'un détail.

RENÉE.

Moi aussi... (A mi-voix.) Oh ! Suzanne, fais-nous les trois manières de peindre !... Ça détournera de nous l'attention...

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu me donneras ?

RENÉE.

Un billet de faveur pour l'Odéon... Tu verras ma sœur dans *Athalie*.

SUZANNE.

J'aime mieux le faire pour rien.

Pendant ce qui suit, Renée, profitant de l'inattention d'Olga, accroche sa toile à l'extrémité d'une corde qui pend d'une poulie fixée au plafond. Marthe s'empare de l'autre extrémité de la corde.

SUZANNE, annonçant.

Les Allemands ! (Elle peint le nez sur sa toile à tout petits coups de pinceau, sans regarder le modèle et sans même lever les yeux.) Les Anglais ! (D'un mouvement automatique et régulier, tour à tour elle regarde le modèle et donne un coup de pinceau.) Les Français !

Elle se lève, se rejette en arrière, puis se rassied et se précipite sur la toile, etc. Toutes la regardent. A ce moment, Marthe tire sur l'extrémité de la corde et la toile d'Olga s'élève en l'air.

MARTHE.

L'ascension de Burette !

OLGA.

Oh ! oh !

Rire général. Olga se met à pleurer.

JULIETTE.

C'est stupide. Qui est-ce qui a fait ça ? (A Marthe qui est restée debout.) C'est toi, Marthe ? Je ne t'en fais pas mon compliment !

MARTHE.

Oh ! ce n'est pas bien méchant.

JULIETTE.

Si ce n'est pas méchant, c'est du moins parfaitement idiot. Et puis c'est méchant, puisque ça fait pleurer cette petite. Et si je le disais à monsieur Marèze ?

MARTHE.

Je sais bien que tu ne le feras pas.

JULIETTE.

Si tu savais que je ne le ferais pas, tu n'as pas été brave, puisque tu ne courais aucun danger... Allons, donnez-vous la main tout de suite.

MARTHE.

Moi, je veux bien.

Elle tend la main à Olga.

JULIETTE, rapprochant leurs deux têtes.

Embrassez-vous et qu'on n'en parle plus ! (A Olga.) Mais ne pleurnichez donc pas comme ça !..

Voyons votre dessin... Voulez-vous que je vous aide ?

Elle s'assied sur le tabouret d'Olga. Tout le monde se met au travail.

RENÉE.

Bonne fille, Juliette.

MADELEINE.

Moi, je l'aime tout plein.

SIMONE.

Moi aussi.

MARTHE, avec intention.

Marèze aussi.

RENÉE.

Et puis après ?

MARTHE.

Oh ! je n'y vois pas de mal. Mais il en tient pour elle, c'est bien visible.

LILI.

Elle est sa maîtresse ?

MARTHE.

Je ne dis pas ça, et même je ne le crois pas du tout.

SIMONE.

D'abord il est trop vieux.

MARTHE.

Ce ne serait pas une raison ; mais enfin je ne le crois pas.

MADELEINE, mystérieusement.

Écoutez ! moi, je crois que sa femme le croit.

SIMONE.

Comment ça ?

MADELEINE.

Ne le dites à personne. Mais maman connaît une des amies de madame Marèze. Et cette amie

a dit à maman que madame Marèze lui avait dit que le cher maître s'occupait beaucoup de Juliette, même en dehors du cours, et qu'elle était toujours fourrée chez lui, dans son atelier, pour une raison ou pour une autre, et qu'elle, madame Marèze, était très inquiète, très malheureuse...

SUZANNE, pendant ce qui précède, s'est placée derrière Madeleine, et, tout à coup, imitant Marèze quand il corrige.

« Mais non, mais non, mais non... ça n'est pas ça, ça n'est pas ça ! »

RENÉE.

Oh ! oui, fais-nous Marèze !

SUZANNE, regardant le dessin de Madeleine.

« Combien ça a de têtes ?... Huit têtes, hein ? Au moins. Et le modèle, combien ? Six, six et demie... Alors ?... Regardez mieux !... (Désignant le modèle.) Comme c'est beau, hein ? Comme c'est beau ! Ah ! la ligne... Voyez la ligne de ça, hein ? » (Passant à une autre.) « Un peu mou, hein ? un peu mou. Soyez virile, mon enfant, soyez virile, hein ?... » (Passant à une autre.) « Des qualités... des qualités... Mais pas assez simple, hein ?... Faut cligner des yeux pour voir simplement... Vous voyez des pieds,

genoux, des bras... Vous ne voyez pas l'ensemble... Ça manque d'ampleur, hein ? »

MARTHE.

Vive l'ampleur !

SUZANNE, continuant.

« Ah ! la richesse de la matière... l'enveloppe... la fleur... tout ça absent... Vous avez pourtant vu des Velasquez... des tableaux de moi... »

JULIETTE.

Ça, Suzanne, tu l'ajoutes.

SUZANNE.

Faut bien s'amuser. (Passant aux demoiselles du monde.) « Hum ! hum !... Mon Dieu, oui... hum !... pourquoi pas ?... Vous devriez faire de la ciselure sur cuir... c'est très joli... » (Passant à Juliette elle-même.) « Ça y est... Ça y est... y a pas à dire, c'est jeté... y a là une franchise... Vous, je n'ai plus rien à vous apprendre. »

JULIETTE.

Tu es bien bonne.

UNE DES JEUNES FILLES DU MONDE, à Juliette.

Mademoiselle, voudriez-vous avoir la bonté ?...

JULIETTE va à la jeune fille du monde, enlève de son chevalet une feuille d'éventail représentant une bergère Watteau, Montrant la feuille.

C'est épatant ! Elle voit Burette comme ça !

Burette se tord. Rires.

LA JEUNE FILLE DU MONDE.

C'est un éventail pour maman.

JULIETTE.

Fallait le dire... Pas mal... Quelques touches vives ici, si vous voulez... Là... Là...

SCÈNE II

LES MÊMES, MARÈZE.

MARÈZE, entrant.

Bonjour, mes enfants.

TOUTES, se levant, en cascade.

Cher maître !

Plusieurs se disputent sa canne et son chapeau.

MARÈZE serre la main de Juliette.

On a bien travaillé ?

JULIETTE.

J'espère.

MARÈZE.

Voyons. (Remarquant Burette.) Ah ! c'est vous, Burette ? (Désignant Juliette.) Eh bien, vous lui devez une fière chandelle !

BURETTE.

Je le sais, cher maître.

MARÈZE.

Voyons un peu ces chefs-d'œuvre... (Corrigeant Andrée.) Mais non, mais non, mon enfant, ça n'est pas ça... Combien avez-vous de têtes ?... Huit têtes, hein ? au moins... Et le modèle, combien ?... Six, six et demie. Alors ?... Regardez mieux !

ANDRÉE, le cœur gros.

Oui, cher maître.

MARÈZE, corrigeant Simone.

Ben oui... mais trop pignoché ! Ça manque d'enveloppe... Ah ! la ligne ! (Montrant Burette.) Voyez la ligne de ça, hein !... Comme c'est beau, hein ?... comme c'est beau !...

Burette se rengorge.

SIMONE, avec une envie de pleurer.

Oh ! oui, cher maitre !

MARÈZE, corrigeant Renée.

Pas mal, pas mal... il y a du bon là dedans...

RENÉE, avec effusion.

Merci, cher maitre!

Simone fond en larmes.

MARÈZE.

Tiens, pourquoi pleure-t-elle?

RENÉE.

Parce que vous m'avez donné une meilleure note qu'à elle, cher maitre.

MARÈZE.

Ah! si j'avais su!... (Il tapote les cheveux de Simone pour la consoler. Corrigeant Marthe.) Bien; mais un peu mou, hein?... un peu mou... Soyez virile, mon enfant, soyez virile, hein?...

MARTHE

Je tâcherai, cher maitre.

MARÈZE, corrigeant Madeleine.

Des qualités, des qualités...

MADELEINE.

Oh! cher maître!...

MARÈZE.

Mais pas assez simple, hein ?... Il faut cligner des yeux pour voir simplement... Vous voyez des cheveux, vous ne voyez pas la masse des cheveux... Vous voyez des pieds, des genoux... vous ne voyez pas l'ensemble... Ça manque d'ampleur, hein ? Ah ! la richesse de la matière... l'enveloppe... la fleur... voilà ce qu'il faut rendre !... Vous avez pourtant vu des tableaux de Velasquez... je ne dis pas les miens, hélas !

MADELEINE.

Vous pourriez le dire, cher maître.

MARÈZE.

Ne vous fichez pas de moi, mon enfant. (Apercevant Olga.) Ah ! une nouvelle.

OLGA.

Cher maître.

MARÈZE, corrigeant Olga.

Eh bien, oui... sans doute... sans doute... ça ira, ça ira...

OLGA, ravie.

Oh! cher maître!...

MARÈZE, corrigeant les autres jeunes filles du monde.

Hum! hum!... Mon Dieu... hum! hum! Pourquoi pas, après tout?... Vous ferez de très jolis abat-jour. Des progrès, certainement, des progrès...

LES JEUNES FILLES DU MONDE.

Merci, cher maître.

MARÈZE.

Et vous, Juliette? (Regardant son dessin.) Ça y est... y a pas à dire... c'est jeté... Vous, je n'ai plus rien à vous apprendre. (Rires étouffés.) Eh bien, on est gai, ce matin?

JULIETTE.

Vous ne devinez pas pourquoi, cher maitre? (A un signe de Juliette, toutes se lèvent et entourent Marèze. Lili tient un bouquet et un papier.) Vas-y, Lili.

LILI, lisant.

« Cher maitre, on n'est pas des élèves de rhétorique. D'ailleurs il n'y en a plus. Nous vous dirons donc tout simplement que nous sommes très heureuses de votre beau succès au Salon. Nous vous admirons pour votre grand talent. Nous vous aimons pour votre grande bonté. Nous vous demandons pardon des ennuis que nous vous donnons quelquefois par notre étourderie et notre stupidité. Enfin, bien que ne l'ayant guère mérité si nous en jugeons par vos corrections, nous nous considérons toutes comme médaillées en votre personne, en attendant que nous entrions à l'Institut de la même façon. Vive Marèze! Vive l'atelier! »

Tout le monde applaudit, y compris Burette.

MARÈZE.

Je suis ému... très ému... (A Burette.) La séance est finie, Burette. (Burette sort par la petite porte de droite.)

Qu'est-ce que je vais faire de ce bouquet? (Juliette l'en débarrasse.) C'est gentil... très gentil... (A Lili.) C'est toi qui as trouvé ça?

LILI.

Non, cher maitre, c'est Juliette.

MARÈZE.

Ça ne m'étonne pas... Mais tu l'as très bien dit. Il faut que je t'embrasse.

Il embrasse Lili.

LES AUTRES, en cascade.

Et moi, cher maître?... Et moi... et moi?

LES JEUNES FILLES DU MONDE.

Et nous?

MARÈZE.

Toutes?... Ça ne m'effraye pas... (Il les embrasse toutes, arrive à Juliette, hésite un moment et ne l'embrasse pas. Brusquement.) Et maintenant, mes enfants, à la prochaine fois!

SUZANNE, à Marthe dans le brouhaha de la sortie.

Pourquoi n'a-t-il pas embrassé la massière?

MARTHE.

Bête! Parce qu'il l'aime!

SUZANNE.

Ah! ben, mon colon!

TOUTES.

Au revoir. cher maitre... au revoir, cher maître...

Toutes sortent excepté Juliette.

SCÈNE III

MARÈZE, JULIETTE.

JULIETTE.

Ah! cher maître, j'ai une commission à vous faire. Monsieur Jacques est venu dire en passant...

MARÈZE.

Jacques? Vous l'avez vu?

JULIETTE.

Oui, un moment.

MARÈZE.

Comment le trouvez-vous?

JULIETTE.

Dame!... il est drôle... Un grand gosse.

MARÈZE.

Il aura du talent, l'animal! S'il n'avait pas des idées si biscornues...

JULIETTE.

Enfin, il a dit que madame Marèze viendrait vous prendre après le cours et qu'elle vous priait de l'attendre ici.

MARÈZE.

C'est bon. (Juliette met son chapeau.) Vous partez déjà?

JULIETTE.

J'ai une leçon... celle que vous m'avez trouvée l'autre jour, cher maître... Et puis, après, j'ai mon petit cours de miniature et d'éventails pour élèves pas riches.

MARÈZE.

Vous travaillez beaucoup?

JULIETTE.

Il faut bien... Et, si je travaillais encore plus, ça vaudrait mieux.

MARÈZE.

Comment va votre maman?

JULIETTE.

Oh! elle est rétablie. Elle a pu se remettre à travailler.

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'elle fait?

JULIETTE.

Je vous l'ai dit vingt fois : de la broderie pour un grand magasin.

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'elle gagne à ça?

JULIETTE.

De dix à quinze sous par jour. De quoi payer les trois heures de la femme de ménage. Vous savez? elle est très bien, maman, elle a été une dame... Ce n'est pas une blague que papa était

officier supérieur... quoiqu'il n'y paraisse peut-être pas à me voir, parce que, voyez-vous, je n'ai pas eu une éducation bien complète.

MARÈZE.

Et votre petit frère?

JULIETTE.

Il va toujours à Turgot; il est gentil et travaille bien. Et puis il est gai... Bah! nous finirons par nous tirer d'affaire... Et c'est bien à vous que nous le devrons.

MARÈZE.

Laissez-moi donc tranquille.

JULIETTE.

Qui est-ce qui m'a fait nommer massière ici, ce qui me donne de l'autorité et me permet de trouver plus facilement des leçons? Qui est-ce qui a la bonté de jeter de temps en temps un coup d'œil sur les petites ordures de mes élèves particulières? Qui est-ce qui me corrige mes petits envois au Salon?...

MARÈZE.

Oh! si peu!

JULIETTE.

Enfin, c'est bien vous qui faites tout ça pour moi; vous ne pouvez pas dire le contraire.

MARÈZE.

Vous m'ennuyez. Je ne le fais pas pour vous. Je le fais pour mon plaisir... Parce que vous êtes une brave fille... et puis voilà tout.

JULIETTE.

Je tâche.

MARÈZE, après avoir hésité, brusquement.

Et... vous êtes sage?

JULIETTE, drôlement.

Hein, quoi?... Bien sûr, je suis sage... Sérieusement. Ce n'est pas que je sois bête. Ce n'est pas non plus, vous pensez bien, que les occasions m'aient manqué. Mais, j'ai mon idée...

MARÈZE.

Voyons.

JULIETTE.

D'abord, ça ne me dit rien. Et puis, à la réflexion… Je ne sais pas comment vous dire ça… C'est bizarre, d'ailleurs, que vous m'interrogiez là-dessus.

MARÈZE.

Je ne vous interroge pas précisément.

JULIETTE.

Mais vous voudriez savoir… Et je ne comprends pas bien. Car qu'est-ce qui m'obligerait à vous dire la vérité si elle n'était pas comme vous la désirez?

MARÈZE.

Qu'est-ce qui vous obligerait?… Mais… l'affection que j'ai pour vous… la confiance que vous devez avoir en moi.

JULIETTE.

Oui, mais d'autre part la crainte de vous faire de la peine pourrait m'empêcher d'être sincère. Alors?...

MARÈZE.

Alors dites-moi ce que vous voudrez.

JULIETTE.

Je vais vous dire ce qui est, et vous sentirez bien que je ne mens pas... Je n'ai pas beaucoup de religion... sauf des petites superstitions à moi... Personne ne me surveille, et je pourrais faire tout ce qui me plaît... Mais je sais que maman a certaines idées, que mon père les a eues... et bonne maman, et ainsi de suite en remontant toujours... Et alors jamais, jamais je ne voudrais faire quelque chose qui leur semblerait mal s'ils le connaissaient... Je croirais que je ne vaux plus rien du tout... Et puis, enfin, je ne pourrais pas, voilà. Vous comprenez?

MARÈZE.

Parfaitement.

JULIETTE.

Vous êtes content?

MARÈZE.

Oui.

JULIETTE.

Pourquoi? Ça ne vous intéresse pas personnellement.

MARÈZE.

C'est vrai. Je pourrais être votre père, presque votre grand-père...

JULIETTE.

Ne vous vieillissez pas tant, vous n'êtes pas en danger.

MARÈZE.

Au fait, il y a de la paternité dans l'amitié que j'ai pour vous, Juliette. Et c'est pour ça que je me permets...

JULIETTE.

Oh! ça ne me fâche pas... au contraire... Mais je m'en vais, je suis en retard.

MARÈZE.

Où allez-vous?

JULIETTE.

Je vous l'ai dit : à ma leçon, puis à mon petit cours.

MARÈZE.

Et tout ça vous rapporte?

JULIETTE.

Dans les deux cents par mois.

MARÈZE.

Et vous vivez avec ça?

JULIETTE.

Dame!

MARÈZE.

Et le loyer?

JULIETTE.

Ah! c'est le plus dur.

MARÈZE.

Mais... c'est bientôt le terme... Est-ce que?... je puis bien vous demander ces choses-là, mon petit enfant.

JULIETTE.

Certainement, cher maître, vous le pouvez... Mais ne vous inquiétez pas.

Elle se détourne, prise d'une envie de pleurer.

MARÈZE.

Voyons, quoi? qu'est-ce qu'il y a?

JULIETTE.

Oh! il ne nous manque pas grand'chose... Je vous dis ça parce que vous m'interrogez si gentiment... Si maman n'avait pas été malade ce mois-

ci... Mais nous serons tout de même en mesure... Si! si! je vous assure que nous pouvons.

MARÈZE.

Écoutez, Juliette... et prenez la chose comme je vous la dis, en toute simplicité... Vous m'avez montré l'autre jour une petite étude très bien, très originale... Vous vous rappelez?... Eh bien... enfin... je crois que j'en aurai le placement.

JULIETTE.

Ça m'étonnerait, cher maître.

MARÈZE.

Puisque je vous le dis. C'est mon affaire, n'est-ce pas?... Enfin envoyez-moi ça demain, à mon atelier... Je m'en charge... Je le veux... Qu'est-ce que vous avez encore à pleurer?

JULIETTE.

Mais non, mais non, cher maître, je ne pleure pas... Ce n'est pas mon genre... Seulement...

Entre brusquement madame Marèze.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Eh bien, Marèze, es-tu prêt? (Apercevant Juliette.) Ah! tu n'es pas seul?

JULIETTE, saluant.

Madame...

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle...

JULIETTE.

Cher maître...

MARÈZE.

Au revoir, mademoiselle.

Juliette sort.

SCÈNE V

MARÈZE, MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Qui est cette demoiselle?

MARÈZE.

La massière.

MADAME MARÈZE.

La fameuse mademoiselle Juliette?

MARÈZE.

Je ne savais pas qu'elle fût « fameuse », pauvre petite!

MADAME MARÈZE.

« Pauvre petite »... Au fait, pourquoi pleurait-elle?

MARÈZE.

Mais... elle ne pleurait pas.

MADAME MARÈZE.

Elle avait pleuré; pourquoi?

MARÈZE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME MARÈZE.

Il parait que tu t'intéresses beaucoup à elle?

MARÈZE.

Pourquoi « il paraît »?

MADAME MARÈZE.

Parce qu'on en parle.

MARÈZE.

Qui?

MADAME MARÈZE.

Tout le monde.

MARÈZE.

C'est beaucoup.

MADAME MARÈZE.

Il paraît qu'elle est toujours fourrée dans ton atelier?

MARÈZE.

Dame, puisque c'est elle la massière.

MADAME MARÈZE.

Je parle de ton atelier à toi, de l'atelier que tu as à la maison.

MARÈZE.

Si elle y était toujours fourrée, tu l'y aurais déjà rencontrée.

MADAME MARÈZE.

Je n'y entre presque jamais. Tu n'aimes pas ça, du moins quand c'est moi. Et puis, je suis quelquefois dehors.

MARÈZE.

Où veux-tu en venir? Eh bien, oui, je m'intéresse à cette enfant...

MADAME MARÈZE.

Oh! « cette enfant... »

MARÈZE.

A cette jeune fille, si tu préfères.

MADAME MARÈZE.

Oh! « cette jeune fille... »

MARÈZE.

Comment veux-tu que je l'appelle? Cette personne?... Oui, c'est vrai, je m'intéresse à elle, parce qu'elle le mérite, parce qu'elle a du talent, qu'elle n'est pas riche et qu'elle est très gentille, très courageuse... Alors, je lui procure des leçons quand je peux, je l'aide selon mes moyens... Quel mal y a-t-il à cela?

MADAME MARÈZE.

Aucun, mon Dieu, aucun. Je veux seulement te prévenir.

MARÈZE.

Me prévenir de quoi?

MADAME MARÈZE.

De rien. Je dis seulement qu'elle a été joliment heureuse de te rencontrer.

MARÈZE.

Mais, je l'espère bien.

MADAME MARÈZE.

Oh! je vois d'ici son manège; je la vois tourner et frétiller autour de toi; et « cher maître » par-ci, « maître adoré » par-là. Les hommes de ton âge se laissent si facilement prendre à toutes ces simagrées! Elle te dit qu'elle t'admire, qu'elle t'adore, et tu y crois, et tu trouves ça tout naturel...

MARÈZE.

Mon Dieu, je crois qu'elle m'aime bien.

MADAME MARÈZE.

Et en attendant elle profite de toi pour faire sa petite affaire.

MARÈZE.

Bien petite en tout cas. Et puis tant mieux pour elle.

MADAME MARÈZE.

Oh! comme tu voudras. Moi, tu comprends, cela m'est bien égal.

MARÈZE.

Je le suppose.

MADAME MARÈZE.

Ce que je t'en dis, c'est pour ton bien.

MARÈZE.

Évidemment.

MADAME MARÈZE.

Je n'ai voulu que faire mon devoir qui est de veiller sur toi.

MARÈZE.

Je t'en remercie.

MADAME MARÈZE.

De t'avertir...

MARÈZE.

C'est fait.

MADAME MARÈZE.

Et de te protéger contre les intrigantes.

MARÈZE.

C'est bien ainsi que je l'entends.

Un silence.

MADAME MARÈZE.

Marèze?

MARÈZE.

Quoi encore?

MADAME MARÈZE, faisant explosion.

C'est stupide, mais je suis bien malheureuse!

MARÈZE.

Allons, ne te frappe pas.

MADAME MARÈZE.

Promets-moi seulement une chose.

MARÈZE.

Voyons.

MADAME MARÈZE.

Promets-moi de ne plus la recevoir dans ton atelier, chez nous.

MARÈZE.

Mais c'est insensé! Elle vient à mon atelier, — pas si souvent que tu crois, — pour me demander un conseil, me montrer une étude... Je ne peux pas, sans aucune raison, refuser de lui rendre service.

MADAME MARÈZE.

Promets-le-moi, Marèze!

MARÈZE.

D'ailleurs il n'y a pas qu'elle qui vienne me voir... Il y en a un tas.

MADAME MARÈZE.

Les autres, ça m'est presque égal... Promets-moi, Marèze, qu'elle ne viendra plus. Si tu me le promets, — je ne lui en veux pas, moi, à cette fille, et je ne veux pas lui faire du tort, — c'est moi qui m'occuperai d'elle; je dirai qu'elle a du talent; je lui chercherai des leçons... C'est donc dans son intérêt même que je te demande de me promettre...

MARÈZE.

Dans son intérêt?

MADAME MARÈZE.

Mais oui.

MARÈZE.

Et dans le mien aussi?

MADAME MARÈZE.

Bien sûr!

MARÈZE, souriant.

Tu m'en diras tant!

MADAME MARÈZE.

Promets-moi, mon petit Marèze, promets-moi...

MARÈZE, excédé.

Eh bien, oui, là!...

MADAME MARÈZE.

Tu ne dis pas ça pour te débarrasser de moi?

MARÈZE.

Mais non, mais non.

MADAME MARÈZE.

Tu ne la recevras plus dans ton atelier?

MARÈZE.

Tu verras bien.

MADAME MARÈZE, défiante.

Oui, je verrai, car j'y aurai l'œil... Où y a-t-il une brosse?

MARÈZE.

Là, à côté. (Elle disparaît un instant par la petite porte de droite.) Pour quoi faire?

MADAME MARÈZE, rentrant avec une brosse.

Pour te brosser. (Elle le brosse.) Tu es dégoûtant. Tu ne peux pas te montrer chez madame Garnoteau avec de la craie plein les manches.

MARÈZE.

Nous allons chez madame Garnoteau?

MADAME MARÈZE.

Oui... une visite pour préparer ta candidature au fauteuil de ce pauvre Léturgeon. Garnoteau est très influent à l'Académie des beaux-arts. Il y fait la pluie et le beau temps.

MARÈZE.

Est-il bien nécessaire que je me présente à l'Académie des beaux-arts?

MADAME MARÈZE.

Absolument, si tu veux y entrer.

MARÈZE.

Mais, si je ne veux pas?

MADAME MARÈZE.

Ne dis pas de bêtises. J'inviterai les Garnoteau à déjeuner pour dimanche prochain.

MARÈZE.

A quoi bon? Tu sais bien que Garnoteau et moi nous n'avons jamais eu des relations bien intimes.

MADAME MARÈZE.

Vous vous tutoyez.

MARÈZE.

Parce qu'on s'est connu jeunes. Ça indique seulement que, si l'on se fiche parfaitement l'un de l'autre, c'est depuis l'enfance.

MADAME MARÈZE.

C'est tout de même un lien... (L'examinant.) Ah! ta cravate!

MARÈZE.

Quoi, ma cravate?

MADAME MARÈZE.

Elle est encore de travers.

Elle veut la lui arranger.

MARÈZE.

Je te défends de toucher à ma cravate! Tu sais que ça m'horripile.

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami. Mais tu viens avec moi chez les Garnoteau?

MARÈZE, tout en la suivant.

J'irai si je veux. Mais je te défends de toucher à ma cravate!

ACTE DEUXIÈME

L'atelier de Marèze. A droite, porte donnant sur la rue et munie d'une sorte de judas. A gauche, deux portes donnant dans l'appartement. Au fond, grande baie claire sur un jardin. Tableaux, chevalets, grande toile dans un coin. Le café est servi sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE, MADAME MARÈZE.
GARNOTEAU, JACQUES.

Ils sortent de la salle à manger et entrent dans l'atelier.

MARÈZE, cordial, frappant sur l'épaule de Garnoteau, qui donne le bras à madame Marèze.

Ah! ce vieux Garnoteau!... Ça fait plaisir tout de même de se revoir, de causer un peu... Mais

quel dommage que ta femme n'ait pu venir! Rien de grave, au moins?

GARNOTEAU.

La vulgaire grippe, je te l'ai dit.

MADAME MARÈZE.

J'irai la voir demain.

GARNOTEAU.

Trop aimable, chère madame...

MADAME MARÈZE, après avoir versé le café, à Garnoteau.

Eau-de-vie, kirsch, kummel?

GARNOTEAU.

Oh! les alcools et moi, chère madame...

MARÈZE.

C'est vrai, tu as toujours été sobre.

MADAME MARÈZE.

Mais asseyez-vous donc, mon cher maître.

Garnoteau s'assoit.

MARÈZE.

Alors, mon vieux, bien réellement, tu ne trouverais pas extraordinaire que je me présente pour le fauteuil de ce pauvre Léturgeon?

GARNOTEAU.

Mais non, mon ami, mais non... Tu as certainement tous les titres... Et je commence par te le dire, je te suis personnellement tout acquis... Maintenant, il ne faut pas te dissimuler que ce sera dur. Il y a, par exemple, Puymartin...

JACQUES.

Puymartin, mais il n'a aucun talent!

MADAME MARÈZE.

Jacques!...

GARNOTEAU.

Il a des chances... Il est très soutenu par le secrétaire perpétuel et par son ministre... Et, n'est-ce pas? c'est l'État qui donne les commandes, et quelques-uns de mes collègues, même

arrivés, sont assez disposés à ménager les puissances...

JACQUES.

C'est dégoûtant!

MADAME MARÈZE.

Jacques!

GARNOTEAU.

C'est comme cela!

MARÈZE.

Mais l'art, sapristi, l'art! qu'est-ce qu'on en fait? C'est tout de même un peu fort que rien que pour faire leur cour à cet ignoble gouvernement...

GARNOTEAU.

Oh! moi, mon ami, je ne fais pas de politique.

MADAME MARÈZE.

Et vous avez bien raison, mon cher maitre!...

Un petit froid.

GARNOTEAU.

A propos, Marèze, j'ai recommandé ta petite massière au directeur des beaux-arts. Elle aura les palmes au 14 Juillet, c'est entendu.

JACQUES.

Ça, c'est très bien, car elle le mérite joliment. Quoique les palmes... ça soit un peu bête.

MARÈZE, inquiet.

Merci, mon bon Garnoteau.

GARNOTEAU.

Je sais que tu avais cela très à cœur.

MARÈZE, de même.

Mon Dieu...

GARNOTEAU.

Alors, ton petit atelier t'amuse toujours? Elles sont toujours folles de toi, hein? (Marèze lui fait signe en regardant madame Marèze. — A madame Marèze.) Ce que j'en dis est pour plaisanter, chère madame. Mais il est certain que les jeunes filles sont plus douces,

plus aimables, plus attachantes, et je comprends que Marèze ait refusé dernièrement l'atelier d'hommes de Léturgeon.

MADAME MARÈZE, à part.

Hein?

MARÈZE.

Je ne l'ai pas refusé, mon ami, puisqu'on ne me l'a pas proposé.

GARNOTEAU.

Enfin, tu n'avais qu'un mot à dire, et tu ne l'as pas dit. Et je te comprends parfaitement. Tu n'es pas ambitieux, et je t'en félicite. (Il sent une gêne; se levant.) Qu'est-ce que tu as en train pour le moment?

MARÈZE.

Oh! rien... quelques portraits... Ah! et puis une grande machine pour une mairie. Si tu voulais même me donner ton impression... là, franchement, en camarade...

GARNOTEAU.

Voyons!...

Tous vont devant la grande toile.

MARÈZE.

Eh bien?

GARNOTEAU.

Eh bien, mais... (Avec des gestes de peintre, se reculant, se rapprochant, etc.) Sans doute... sans doute... Et puis... certainement... Tous mes compliments, mon vieux Marèze.

MADAME MARÈZE.

Dites-moi, cher maître... je ne m'y connais guère, mais vous ne trouvez pas que... là... la cuisse s'emboîte mal?

GARNOTEAU.

Mais non, mais non, chère madame.

MARÈZE.

Tu vois bien!

GARNOTEAU.

Et maintenant, mes bons amis, permettez-moi de me retirer.

MADAME MARÈZE.

Déjà?

GARNOTEAU.

Mon travail m'appelle.

MADAME MARÈZE.

Un dimanche?

GARNOTEAU.

Il n'y a plus de dimanche pour moi. Je suis accablé de commandes, mon pauvre vieux, littéralement accablé.

MADAME MARÈZE.

Dame! avec un talent comme le vôtre!

GARNOTEAU, saluant,

Chère madame... (Lui montrant la toile.) Vous savez? C'est très fort. (A Marèze, près de la porte de gauche, premier

plan.) Au revoir, mon vieux Marèze. Encore une fois, compte sur moi... Mais si tu savais comme c'est difficile, que d'intrigues, de petites combinaisons d'intérêt et d'amour-propre... Ah! non, ça n'est pas joli, une élection, même chez nous... Je te répète que je te suis tout acquis et que tu n'auras pas de plus chaud partisan que moi... Mais veux-tu un conseil d'ami?... Oh! un simple conseil et que tu n'es pas obligé de suivre, bien entendu... Eh bien!... (Mystérieusement.) Fais-toi un peu désirer... (A Jacques.) Au revoir, mon jeune confrère... nous sommes un peu frondeur... Ça nous passera... ça nous passera... (A Marèze.) Fais-toi désirer.

Il sort suivi de Marèze et de madame Marèze.

JACQUES, seul un instant.

Ça un artiste? Ah! la rosse! la vieille rosse!

Rentrent Marèze et madame Mazère.

SCÈNE II

MARÈZE, MADAME MARÈZE, JACQUES.

JACQUES.

Tu ne me l'avais pas dit, papa?

MARÈZE.

Quoi?

JACQUES

Que tu marchais pour l'Institut.

MADAME MARÈZE.

Ça te déplaît?

JACQUES.

Oh! ça m'est égal. J'ai mes idées là-dessus; mais, naturellement, je ne vous les impose pas.

MADAME MARÈZE.

C'est heureux !

JACQUES.

Je dis seulement que papa vaut mieux que ça. Je dis que la valeur de notre travail échappe au Gouvernement et aux bonshommes officiels, et que je ne reconnais pas leur compétence. Je dis qu'il est ridicule qu'un artiste quête toute sa vie, comme un potache, des prix et des couronnes. Je ne trouve pas ça fier, voilà !

MADAME MARÈZE.

D'abord, mon enfant, il ne s'agit plus de recevoir des prix, mais d'être de ceux qui les donnent.

JACQUES.

Est-ce que Vélasquez, est-ce que Rembrandt en étaient, de l'Institut?

MADAME MARÈZE.

Ça tient peut-être à ce qu'il n'y en avait pas de leur temps. Mais ton père sera content d'en être.

et toi-même, tu ne seras pas fâché qu'il en soit, car tu en profiteras.

JACQUES.

Je m en fiche, maman.

MADAME MARÈZE.

Tu es un enfant, tu as les idées de ton âge.

JACQUES.

Les idées de mon âge? Tu tombes bien! il n'y a que moi qui ai ces idées-là parmi mes camarades. Les autres ne songent déjà qu'aux prix et aux médailles et commettraient des crimes pour les décrocher... Moi, je continue à penser ce que je pensais quand papa travaillait dans son coin, tout à son art, sans aspirer à devenir officiel, et quand Puvis de Chavannes — qui n'en était pas, de l'Institut, —disait que nous étions une famille de peintres d'autrefois, la dernière. Les idées que vous me reprochez, ce sont celles où vous m'avez élevé, rappelez-vous.

MADAME MARÈZE.

Parce que, à cette époque-là, ton père ne ven-

dait pas sa peinture. Aujourd'hui, c'est bien différent.

JACQUES.

Mais c'est aujourd'hui, au contraire, que papa peut le mieux s'offrir le luxe d'être indépendant.

MADAME MARÈZE.

Les portraits de ton père valent aujourd'hui cinq mille. Ils en vaudront dix, quand il sera de l'Institut.

JACQUES.

Et c'est pour cela que papa va aller s'aplatir devant des Garnoteau et des Champguillou, devant un tas de gens qu'il méprise, au fond, et qui font presque tous de la sale peinture !

MARÈZE.

Tu parles comme un gosse.

MADAME MARÈZE.

Il ne s'agit pas de s'aplatir. Ce que tu dis là est ridicule.

JACQUES.

Vous vous êtes parfaitement aplatis devant Garnoteau. Vous n'osiez pas ouvrir la bouche crainte de lâcher quelque chose de contraire à son opinion... Et quand je risquais un mot — très juste pourtant, — maman en blêmissait. Ce que je me suis retenu quand il se disait accablé d'ouvrage! Tu penses, si on se les dispute, ses navets! Je comprends qu'il lui soit dévoué, au Gouvernement : il ne mangerait pas de pain sans lui, le pauvre vieux! Et maman qui l'appelle « cher maître »! Si ça ne fait pas pitié!

MADAME MARÈZE. Elle est sortie un instant et rentre en mettant son chapeau.

As-tu bientôt fini?

JACQUES.

Si encore papa était sûr d'être nommé en faisant les simagrées nécessaires! Mais il est trop bon, trop simple, trop confiant... Et puis, il a trop de talent pour eux... Quand le vieux, tout à l'heure, disait que sa femme était malade, est-ce que vous n'avez pas compris qu'il n'a pas voulu qu'elle vienne, pour ne pas se trouver trop en-

gagé avec nous? (A madame Marèze.) Tu verras que papa se fera rouler.

MADAME MARÈZE.

Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis.

MARÈZE.

Mais si, mais si. L'enfant n'a peut-être pas complètement tort.

MADAME MARÈZE.

A l'autre, à présent ! Ah ! que j'ai de mal avec vous deux !

JACQUES.

Tu sors, maman?

MADAME MARÈZE.

Je vais voir madame Champguillou.

JACQUES.

Maman, tu me fais de la peine.

Il prend son chapeau.

MADAME MARÈZE.

Et toi, où vas-tu ?

JACQUES.

Rejoindre des camarades.

MADAME MARÈZE.

Ne fais pas trop de folies au moins.

JACQUES.

Quelles folies veux-tu?... Je sais bien à quoi tu songes. Mais les femmes et moi... Ah! je te promets qu'elles ne tiennent guère de place dans ma vie... Des rencontres rapides et sans lendemain, je ne dis pas...

MADAME MARÈZE.

Qui est-ce qui te demande ça? Veux-tu bien te taire!

JACQUES.

Je te rassure... Tu restes, papa?

MARÈZE.

Oui.

JACQUES.

Alors au revoir... Je sais bien que vous ne me prenez pas au sérieux... Mais j'ai mes idées à moi... j'en ai sur tout... Vous verrez ça avec le temps.

MADAME MARÈZE.

Ce sera donc du joli.

JACQUES.

Vous verrez !

Il sort.

SCÈNE III

MARÈZE, MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Il est gentil tout de même, ce sauvage-là.

MARÈZE.

Et il marche très bien. Il sera quelqu'un.

MADAME MARÈZE.

Tu crois à son avenir?

MARÈZE.

J'y crois.

MADAME MARÊZE.

Je l'aime tant.

MARÈZE.

Et moi donc !

MADAME MARÈZE, *sur le point de sortir, revient.*

Marèze !

MARÈZE, *préparant sa palette.*

Hein ?

MADAME MARÈZE.

Pourquoi as-tu demandé les palmes pour... cette personne ?

MARÈZE.

Parce qu'elle les mérite.

MADAME MARÈZE.

Et pourquoi as-tu refusé l'atelier d'hommes de Léturgeon ?

MARÈZE.

On ne me l'a pas offert.

MADAME MARÈZE.

Mais pourquoi ne l'as-tu pas demandé?

MARÈZE.

Parce que ça ne me disait rien.

MADAME MARÈZE.

Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue?

MARÈZE.

Pour éviter la scène que tu vas me faire.

MADAME MARÈZE, démontée.

Ah?... A tantôt, mon ami.

MARÈZE.

A tantôt.

Elle sort.

SCÈNE IV

MARÈZE, seul.

Ouf!... (Jetant les yeux sur la grande toile.) La cuisse s'emboîte mal?... Elle s'emboîte admirablement, au contraire... Elle s'emboîte peut-être mieux que la tienne, ma pauvre femme... (Il rôde dans l'atelier. Prenant dans ses mains une petite toile.) Voilà l'étude de Juliette... de cette bonne petite Juliette... Moi, je trouve ça étonnant... Pour de vrai... Pas une retouche à faire... et une grâce, une légèreté... avec je ne sais quoi pourtant de décidé et de précis... Bref, ça lui ressemble... (Il dépose la petite toile.) Allons, travaillons un peu. (Il se met devant un tableau commencé, mais reste distrait. Il fredonne. On frappe à la porte de la rue. Il regarde, avant d'ouvrir, par la petite lucarne.) C'est elle. (Il hésite.) Bah! puisque ma femme n'est pas là.

Il ouvre.

SCÈNE V

MARÈZE, JULIETTE.

JULIETTE.

Bonjour, maître.

Elle dépose un grand carton.

MARÈZE.

Bonjour, mon enfant... (L'entraînant devant la grande toile.) Regardez ça!...

JULIETTE, sincère.

C'est exquis... et c'est bien de vous.

MARÈZE.

Oui... l'ensemble... je sais bien... ça n'est pas mal. Mais regardez mieux... Regardez dans ce coin-là... la petite femme...

JULIETTE.

Je regarde, maître.

MARÈZE.

Eh bien?

JULIETTE.

On peut parler?

MARÈZE.

On doit.

JULIETTE.

Alors...

MARÈZE.

Alors?...

JULIETTE.

Je n'ose pas...

MARÈZE.

Il faut oser...

JULIETTE.

Cher maître... je crois que la cuisse s'emboîte mal...

MARÈZE.

Cette cuisse-là?

JULIETTE.

Oui.

MARÈZE.

Eh bien, mais... vous avez raison, mon enfant, parfaitement raison... Vous avez l'œil très juste, vous, vous savez?... Je vous remercie, Juliette.

JULIETTE, avec une révérence.

A votre service, cher maître... Vous avez une petite minute?

MARÈZE.

Tout le temps que vous voudrez...

JULIETTE, prenant le carton et l'ouvrant.

C'est pour mon petit cours... La dernière composition... d'après la bosse.

MARÈZE parcourt les dessins et fait en même temps quelques rapides corrections.

Ça, bon... ça, pas mauvais... ça, pas mauvais... ça, pas bon... ça, mauvais... ça, nul... ça, aussi... ça, aussi...

JULIETTE.

Alors, c'est bien classé comme ça?

MARÈZE.

Très bien.

JULIETTE, suppliante.

Cher maître, mettez vos initiales au bas de chaque note, dites!

MARÈZE.

C'est facile!

Il signe.

JULIETTE.

Si vous saviez comme cela me donne du prestige auprès de mes élèves!... Jugez quand vous serez de l'Institut!

MARÈZE.

Quand je serai de l'Institut... Voilà une affaire qui n'est pas faite... Savez-vous seulement si je me présenterai?... Je ne vous cache pas que j'hésite.

JULIETTE.

Oh! pourquoi?

MARÈZE.

D'abord, je n'y tiens pas du tout.

JULIETTE.

Bien entendu, cher maître.

MARÈZE.

Juliette!... vous vous offrez ma tête.

JULIETTE.

Oh!

MARÈZE.

Et puis l'Institut, voyez-vous, Juliette, ça n'est pas dans ma ligne... J'ai toujours été un indépendant, un sauvage... J'ai vécu loin des coteries, en dehors du monde officiel. C'est sur le tard, et sans que je me sois remué pour ça, que le succès m'est venu, et les médailles, et les décorations, et tout le tralala...

JULIETTE.

Mais enfin, cela vous est venu, et l'Institut n'en est que la suite tout indiquée... Courage, mon cher maître! le plus fort est fait.

MARÈZE.

Sincèrement, Juliette, vous qui avez l'esprit juste, vous croyez que je peux, sans sortir de ma ligne...

JULIETTE.

Mais oui, cher maître, vous pouvez.

MARÈZE.

Et qu'est-ce qu'on dira?

JULIETTE.

On trouvera cela très naturel.

MARÈZE.

Non, allez, je ne me vois pas pontifiant avec tous ces bonzes...

JULIETTE.

Eh bien, vous ne pontifierez pas; vous resterez vous-même... Allons, présentez-vous, cher maître... Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour l'Institut qui a besoin d'être un peu ragaillardi; et, si vous ne le faites pas pour l'Institut, faites-le pour vos élèves... Tous les jeunes, qui vous aiment, seront enchantés de vous voir là... Faites cela pour eux, cher maître. Faut-il vous le demander à genoux, comme l'autre jour?

MARÈZE.

Quand vous m'avez supplié de ne pas prendre l'atelier d'hommes de Léturgeon? Toutes ces

petites étaient en larmes... C'était gentil... Mais c'est vous que je n'ai pas voulu quitter, Juliette...

JULIETTE, touchée.

Cher maître!... Alors vous vous présentez? Tout l'atelier vous en supplie par ma voix.

MARÈZE.

Mais si je ne suis pas nommé?

JULIETTE.

Voilà ce que nous n'admettons pas.

MARÈZE.

Puymartin a des chances.

JULIETTE.

C'est vrai, il est tellement nul!... Savez-vous ce qu'il faudrait?

MARÈZE.

Quoi?...

JULIETTE.

Un second Puymartin, qui aurait le même genre de titres, qui serait aussi nul, qui se donnerait autant de mal, et qui, par conséquent, diminuerait les chances du premier... Et comme ça, vous passeriez entre les deux.

MARÈZE.

Ça n'est pas bête ce que vous dites là, Juliette... Mais où trouver le second Puymartin?

JULIETTE.

Oh! ça ne manque pas... Lamberthier par exemple.

MARÈZE.

Oui, Lamberthier ferait l'affaire... Mais, s'il n'y songe pas?...

JULIETTE.

On y songe toujours... Il n'y a qu'à lui dire un mot... et je vous réponds qu'il marchera.

MARÈZE.

Mais, qui lui dira ce mot?

JULIETTE.

N'importe qui... Je connais une de ses élèves... Je lui ferai la leçon sans qu'elle s'en doute... (Blaguant.) Le ciel se sert parfois des instruments les plus modestes...

MARÈZE.

Mais, Juliette, en y réfléchissant... ça me fera deux concurrents... Si, au lieu de nuire à la candidature de Puymartin, Lamberthier allait faire tort à la mienne?

JULIETTE.

Ah! vous voyez bien que vous y tenez, au fond.

MARÈZE.

Mais non, mais non... seulement... je cause...

JULIETTE.

Dois-je dire à mon amie?

MARÈZE.

Nous en reparlerons, Juliette...

JULIETTE.

Mais, en tout cas, vous vous présentez?

MARÈZE.

Ah! sapristi! Ça sera bien pour vous faire plaisir.

JULIETTE.

Tout de même, vous exagérez, cher maître.

MARÈZE.

A peine, mon enfant. Parce que, vous savez, moi, je vous aime beaucoup... La maman va bien?... Et le frère?... Oui?... Mais des ennuis, toujours?... A propos, où ai-je mis votre étude? (Il va chercher la petite toile, la prend, la regarde.) Eh bien, mais, c'est parfait... Il y a du talent... il y a certainement du talent...

JULIETTE.

Vrai? Bien vrai?...

MARÈZE.

Bien vrai.

JULIETTE.

Vous avez dit : « Il y a du talent » ?

MARÈZE.

Je l'ai dit.

JULIETTE.

Cher maître, je vous en supplie, répondez-moi bien sérieusement. Vous n'avez pas dit ça pour me faire plaisir?

MARÈZE.

Pas du tout.

JULIETTE.

Alors, vous croyez que... oh! pas tout de suite, mais un jour, je pourrai me tirer d'affaire, gagner ma vie... enfin, que je pourrai vendre mes tableaux?

MARÈZE.

Si je le crois?... Et la preuve, c'est que celui-là est acheté.

JULIETTE.

Et par qui?

MARÈZE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

JULIETTE.

J'aime mieux savoir.

MARÈZE.

Un Américain... Jackson, New-York, cinquième avenue, qui est venu me commander le portrait de sa femme et qui a vu ça chez moi... Voulez-vous d'autres détails?... (*Lui tendant une enveloppe, brusquement.*) Tenez, prenez ça; vous pouvez dire que vous l'avez joliment gagné... Allons... prenez!

JULIETTE.

Merci, maître.

MARÈZE.

Et surtout, ne pleurez pas, mon enfant. Ça me fait du mal.

JULIETTE, se contenant.

Mais, je ne pleure pas, au contraire... (Un silence.) Au revoir, maître.

MARÈZE.

Au revoir, Juliette.

JULIETTE.

Je vous dirai mieux une autre fois... Parce que, si je parlais maintenant... Non, non, je ne pleure pas.

MARÈZE, la reconduisant à la porte du fond en lui tapotant les mains.

Pauvre petite, va!... pauvre petite! Au revoir, Juliette.

Elle sort en oubliant son carton.

SCÈNE VI

MARÈZE, MADAME MARÈZE.

Madame Marèze est entrée par la porte de gauche et a vu Marèze reconduisant Juliette.

MARÈZE.

Déjà rentrée?

MADAME MARÈZE.

Je viens de travailler pour toi. Madame Champguillou a été très, très aimable.

MARÈZE.

Allons tant mieux... (Un silence.) A propos, j'ai réfléchi... Sais-tu ce qu'il faudrait?... Il faudrait contre moi un autre candidat, un second Puymartin, qui aurait à peu près le même genre de titres, qui se donnerait autant de mal et qui, par consé-

quent, diminuerait les chances du premier... Lamberthier, par exemple... Comme ça, je passerais entre les deux... C'est ingénieux, hein?

MADAME MARÈZE.

Tu es donc enfin décidé?

MARÈZE.

Oui, tout de même, pour te faire plaisir... C'est comme la jambe... là. (Il désigne la grande toile.)... Tu trouvais qu'elle s'emboîtait mal?... Tu avais raison. Je vais la refaire... Es-tu contente?

MADAME MARÈZE.

C'est elle qui t'a donné tous ces excellents conseils?

MARÈZE.

Qui, elle?

MADAME MARÈZE.

Tu n'es pas malin, mon pauvre ami... Mais, dis-moi, tu te crois peut-être un honnête homme?

MARÈZE.

Hein! quoi?

MADAME MARÈZE.

Qu'est-ce que tu m'avais promis, l'autre jour?

MARÈZE.

Je ne me souviens pas.

MADAME MARÈZE.

C'est commode. Tu m'avais promis de ne plus recevoir cette personne, ici, chez toi...

MARÈZE.

Quelle personne? Et d'abord, pourquoi l'appelles-tu : « Cette personne »?

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle Juliette, si tu veux.

MARÈZE.

A la bonne heure.

MADAME MARÈZE.

Tu m'avais promis de ne plus la voir ici.

MARÈZE.

Je t'avais promis... je t'avais promis de ne plus la voir ici sans une raison sérieuse... Eh bien, il y en avait une... Elle venait me montrer les compositions de ses élèves. Ça me prend deux minutes et ça lui rend service, pauvre petite !

MADAME MARÈZE.

Ça n'est pas une raison pour lui tapoter les mains pendant des heures.

MARÈZE.

Je lui ai tapoté les mains ? C'est possible...

MADAME MARÈZE.

Je l'ai vu.

MARÈZE.

Je ne te dis pas que tu ne l'as pas vu, puisque je te dis que c'est possible... Seulement, tu te

figures... Tiens, je vais te dire une chose extraordinaire : je lui ai tapoté les mains, mais je ne l'ai jamais embrassée.

MADAME MARÈZE.

Il ne manquerait plus que ça !

MARÈZE.

Pourquoi : il ne manquerait plus que ça? Est-ce que ce ne serait pas tout naturel ? Est-ce que je 'aurais pas le droit, à mon âge, paternellement... h bien, non, c'est drôle, je n'oserais pas.

MADAME MARÈZE.

Tu n'oserais pas ?

MARÈZE.

Non.

MADAME MARÈZE.

Alors, mon ami, c'est que tu es encore plus pris que je ne croyais.

MARÈZE.

Tu as une logique ! Tu préférerais que je l'embrasse ?

MADAME MARÈZE.

Ah ! non.

MARÈZE.

Alors, quoi ? alors, quoi ?

MADAME MARÈZE.

Je suis bien malheureuse.

MARÈZE.

A cause d'elle ? Pauvre petite !

MADAME MARÈZE.

Tu sais que tu m'agaces avec tes « pauvre petite ».

MARÈZE.

Je ne peux pourtant pas l'appeler pauvre vieille

MADAME MARÈZE.

Non, mais tu n'as pas besoin non plus de t'attendrir tout le temps en parlant d'elle.

MARÈZE.

Je ne m'attendris pas. Mais j'ai pour elle de la sympathie, je le reconnais... Et, vraiment, je ne comprends pas que tu l'aies prise en grippe à ce point. Pourquoi, mon Dieu ?

MADAME MARÈZE.

Pourquoi ? Parce que tu ne penses qu'à elle ; parce que tu ne parles que d'elle, même à moi ; parce qu'il suffit qu'elle dise une chose pour que tu sois de son avis... enfin, parce que je ne compte plus, parce que je ne suis plus rien dans ta vie et qu'elle y est tout... Je suis bien malheureuse.

MARÈZE.

Tu l'as déjà dit, et ça n'a pas de bon sens. Quand il serait vrai que j'ai du plaisir à la voir, à causer avec elle, à lui rendre de petits services... qu'est-ce que ça fait ?

MADAME MARÈZE.

Ça fait que ça me fait souffrir.

MARÈZE.

Tu es jalouse, ma pauvre femme ?

MADAME MARÈZE.

Oui, je suis jalouse.

MARÈZE.

Mais c'est abominable d'être jaloux. Ça veut dire que tu m'aimes pour toi toute seule, et à condition que je n'existe pas pour d'autres que pour toi. Être jaloux, c'est aimer les gens comme si on les détestait.

MADAME MARÈZE.

Mon ami, on n'aime pas autrement. Aimer, c'est être jaloux.

MARÈZE.

Voyons, voyons, j'ai passé cinquante-cinq ans, ma femme ; je me sens ridicule d'être aimé comme ça, à mon âge.

MADAME MARÈZE.

Ce n'est pas toi qui es ridicule, c'est moi. Tu me parles toujours de ton âge... d'abord parce qu'il t'ennuie, ton âge, et puis, surtout pour me rappeler le mien... quoique je ne sois pas encore vieille, après tout. Mais moi, ça m'est égal que tu ne sois plus jeune ; et ça m'est égal d'être ridicule... Tu m'as toujours dit que j'étais « nature », et que c'était pour ça que tu m'aimais. Tu me l'as dit pour la première fois il y a vingt-quatre ans, tu te souviens ? Tu étais venu là-bas, dans mon Morvan ; tu étais descendu dans l'auberge que tenaient mes parents, une auberge d'autrefois, avec une ferme, un verger, des champs... Tu courais le pays — mon pays — avec ton chevalet et ta boîte à couleurs, et tu rapportais des petites études, comme tu disais, où je reconnaissais les endroits qui me plaisaient le mieux... C'était moi qui te servais à dîner... J'étais gentille, tu étais beau, tu étais bon. Et puis, tu étais « un artiste » et ça m'impressionnait... Je te croyais du génie... D'ailleurs je t'en crois encore... Un jour, tu as voulu faire mon portrait... trois mois après nous étions mariés. Nous avons été bien heureux les années suivantes, chez mes parents. C'est là que Jacques est né. Puis, nous

sommes venus à Paris... Toi, tu es devenu un peu Parisien ; moi, guère... Je t'aime toujours de la même façon que là-bas. Je suis toujours « nature ».

MARÈZE.

Pourquoi diable me racontes-tu tout ça ?

MADAME MARÈZE.

Je ne sais pas... Pour me défendre.

MARÈZE.

Eh ! mon Dieu, ma pauvre femme, moi non plus, je n'ai pas changé. Seulement...

MADAME MARÈZE.

Seulement, je n'ai plus ton cœur.

MARÈZE.

Mais si ! Mais si !

MADAME MARÈZE.

Non, non, je ne l'ai plus... Oh! je suis raisonnable. Je sais que les hommes, ça n'est pas comme

nous… Veux-tu que je te dise ? J'aimerais mieux que tu m'aies trompée avec les premières venues…

MARÈZE.

Tu dis ?

MADAME MARÈZE.

Oui, à condition que je ne le saurais pas.

MARÈZE.

Ah ! bon !

MADAME MARÈZE.

Même tes petites élèves… si tu les aimais toutes à la fois… vaguement… à cause de leurs petites mines… ça m'ennuierait bien, mais j'en prendrais encore mon parti. Le malheur, pour moi, c'est que tu n'en aimes qu'une. C'est pour elle, pour elle seule, que tu as refusé l'atelier d'hommes, qui m'aurait donné tant de tranquillité. Et c'est cela qui est cruel, surtout à cause du moment. Tu n'as pas toujours été ce que tu es à présent… Nous avons eu des années grises… où on ne te rendait pas justice. Et puis, tout d'un coup, la

chance t'est venue, et la réputation, et les honneurs, et tout. J'avais bien le droit d'en jouir tranquillement, de te garder tout entier, moi qui t'avais encouragé et soutenu dans les jours pénibles. Et c'est juste au moment où tu es devenu célèbre que cette fille m'a pris le meilleur de toi. Je ne sais pas dire, mais il me semble qu'elle me vole ta gloire. Tiens, je la déteste ! je la déteste ! je la déteste !

MARÈZE.

Mais c'est odieux, ce que tu dis là ! Comment ! Voilà une pauvre petite... pardon ! une pauvre jeune fille qui n'a pas le sou, qui a une mère et un petit frère à nourrir, qui est honnête...

MADAME MARÈZE.

Pfui !...

MARÈZE.

Ne dis pas « pfui ! » et ne hausse pas les épaules... Qui est honnête, j'en suis sûr ; délicate et fière, je te l'affirme ; qui est intelligente, qui est courageuse ; qui n'a pas trouvé, elle, en venant au monde, une bonne existence bien grasse dans

une bonne ferme du Morvan ; qui a toute sa vie à faire (et Dieu sait que ça n'est pas facile pour une jeune fille isolée)... et tu trouves mauvais que je l'aide, que je lui tende la main, moi, son maître, moi, arrivé, moi, presque riche, moi, bientôt vieux ! Et tu te mets dans la tête des idées... dont je rougis pour toi et que je te défie d'exprimer tout haut, si tu es encore une brave femme ! Vraiment, c'est abominable et ça ne te ressemble pas ; car, en somme, ce que tu me reproches, c'est une bonne action, c'est peut-être ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

MADAME MARÈZE.

Eh bien... eh bien... je ne lui veux pas de mal, moi... Laisse-moi m'occuper d'elle moi-même... Elle n'y perdra rien... Tu ne veux pas ?

MARÈZE.

Ah ! non, par exemple !

MADAME MARÈZE.

Pourquoi ?

MARÈZE.

Mais... parce que... du moment que tu la détestes... tu ne peux rien pour elle... que de lui offrir de l'argent... du sale argent dont elle ne voudrait pas. C'est de moi qu'elle a besoin, de mon amitié, de mes conseils, de ma direction...

MADAME MARÈZE.

Alors, c'est fini... fini... Elle est plus maligne que moi... plus rusée... plus jeune aussi...

MARÈZE.

Mais c'est toi qui imagines stupidement entre elle et toi cette espèce de rivalité... qui ne repose sur rien du tout... Tout ça n'a pas le sens commun... Enfin, j'ai charge d'elle, je continuerai à faire mon devoir, n'en parlons plus.

MADAME MARÈZE.

J'en parlerai si je veux !

MARÈZE.

Je ne te répondrai pas.

MADAME MARÈZE.

Ah ! Elle te tient bien, la coquine !

MARÈZE.

Tu as dit ?

MADAME MARÈZE.

J'ai dit la coquine.

MARÈZE.

Tu vas retirer ça !

MADAME MARÈZE.

Non !

MARÈZE.

Non ?

MADAME MARÈZE.

Gifle-moi donc, tu en meurs d'envie !

Jacques est entré par la porte de droite et s'arrête, surpris.

MARÈZE.

Sapristi de sapristi ! Que tu es embêtante !... Non... tiens... mais... là, vrai...

MADAME MARÈZE.

Tu me voudrais au diable ?

MARÈZE.

Oui.

MADAME MARÈZE.

C'est bon, mon ami... au revoir.

Elle sort par la porte, deuxième plan gauche.

SCÈNE VII

MARÈZE, JACQUES.

Marèze tombe sur un fauteuil, se prend la tète dans les mains et grogne.

JACQUES, s'approchant.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MARÈZE.

Rien, mon petit, rien... c'est ta mère qui est absurde.

JACQUES.

Maman ? A propos de quoi ?

MARÈZE.

A propos de Juliette.

JACQUES.

Ta massière ?

MARÈZE.

Oui... Oh ! je peux bien te le dire à toi, tu es assez grand garçon pour comprendre... Parce que je m'intéresse à elle et qu'elle vient me voir de temps en temps... ta mère se figure... Tu penses bien pourtant, mon petit, qu'à mon âge... C'est d'ailleurs lui faire injure, à cette enfant, autant qu'à moi, car il n'y a pas de plus honnête fille, ni plus franche, plus simple, plus droite... Mais ta mère ne veut pas comprendre cette nuance particulière d'une amitié de professeur à élève... et alors... Enfin, ça n'est pas amusant pour moi, je t'assure.

JACQUES.

Il ne faut pas prendre ça si au sérieux, papa. Tu connais maman... Si tu ne la heurtes pas trop, elle réfléchira et finira par mieux voir les choses comme elles sont. (Petit sanglot de Marèze.) Écoute, tu devrais aller faire un tour, avec un bon cigare... tu sais, au bout de l'avenue, près des fortifs... des humbles fortifs... C'est là qu'on en voit, des cou-

chers de soleil ! Et, vois-tu, il n'y a rien qui vous calme comme ça...

MARÈZE.

Tu as raison... Je vais prendre mon chapeau... Tu viens avec moi ?...

JACQUES.

Je sens que tu n'y tiens pas beaucoup... Tu seras mieux tout seul... Moi, je vais revoir tes vieilles estampes...

MARÈZE.

Alors, mon petit, à tout à l'heure !

Il sort par la première porte à gauche.

SCÈNE VII

JACQUES seul, puis JULIETTE, puis MADAME MARÈZE.

JACQUES s'installe et feuillette un grand album sur un chevalet.

Pauvre papa !... C'est vrai qu'elle est gentille. (On frappe à la porte de droite.) Qui ça peut-il être ?... (Il regarde par la petite lucarne.) Tiens !... C'est curieux...

Il ouvre. Juliette entre.

JULIETTE, étonnée.

Monsieur...

JACQUES.

Mademoiselle...

JULIETTE.

Excusez-moi, monsieur... Je croyais trouver Monsieur Marèze... J'ai oublié ici... (Cherchant.)...

ce carton, dont j'ai absolument besoin, demain matin, pour mon petit cours, et c'est pourquoi je me suis permis... (saluant pour se retirer.) Monsieur...

JACQUES.

Mademoiselle Juliette, n'est-ce pas ? La massière de l'atelier de papa ?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

JACQUES.

Nous nous sommes déjà vus, il y a quelques jours... Vous avez dû me trouver bien gourde ?...

JULIETTE.

Oh ! monsieur...

JACQUES.

Si ! si !... J'étais intimidé... c'est bête... Je ne pouvais plus trouver la porte. Vous, vous avez été charmante...

JULIETTE.

Monsieur...

JACQUES.

Je vous le dis parce que c'est vrai... Je sais d'ailleurs, par papa, qui vous aime bien, que vous avez du talent... et aussi que... enfin, que vous avez beaucoup de mérite... Et alors, ça m'ennuierait que vous ayez gardé de moi une trop mauvaise impression. Je serais content que vous me connaissiez mieux... parce que... au fond... vous devez être quelqu'un dans mon genre...

JULIETTE, souriant.

Dans votre genre ?...

JACQUES.

Je ne m'exprime pas très bien, je sais... Maman dit que je suis un sauvage...

JULIETTE.

Un sauvage ? non... mais vous êtes drôle.

JACQUES.

Ce que je veux dire, c'est que je suis sûr que nous devons avoir les mêmes idées sur beaucoup de choses...

JULIETTE.

Mais, c'est bien possible.

JACQUES.

Ainsi, moi... mais je sens bien que je suis bavard...

JULIETTE.

Qu'est-ce que ça fait ?

JACQUES.

Eh bien, moi, mon rêve serait d'être vraiment un artiste... et je sais très bien ce que j'entends par là... La plupart de mes camarades... eh bien, il n'y a pas grande différence, dans le fond, entre eux et des employés de bureau... sauf qu'ils font plus de tapage... Pour moi, les artistes sont des gens qui ont des yeux. Alors, cela fait d'eux une classe à part... parce que, comme ils voient

mieux, ils savent mieux jouir du monde, ils se sentent plus nobles que les autres... et, à cause de cela, ils doivent être meilleurs, plus francs, plus libres... et aussi, plus charitables... Ainsi, moi, je suis anarchiste... parce que les hypocrisies et les tyrannies sociales me révoltent.

JULIETTE, amusée.

Anarchiste ?

JACQUES.

Oui... mais je suis patriote aussi, parce qu'il n'y a pas de plus belle terre que la nôtre, ni de plus belle histoire, et que, d'ailleurs, les étrangers m'embêtent.

JULIETTE.

Comment arrangez-vous cela ?

JACQUES.

Oh ! Ça s'arrange tout seul. Ça n'est pas contradictoire... Et puis, je pense aussi que les artistes doivent être des ouvriers, savoir faire de belles

choses avec tout, comme ceux d'autrefois... Ainsi moi, je ne suis pas seulement peintre, je suis sculpteur, maçon, menuisier, serrurier... J'ai pour ça un atelier, rue Campagne-Première, un atelier à moi... Parce que ma grand'mère, qui était aubergiste, mais qui me comprenait, m'a laissé trois mille francs de rente... Alors, je suis libre, je fais ce que je veux... Je vis presque seul, je ne vois pas beaucoup de camarades... Savez-vous ce que vous devriez faire?

JULIETTE.

Non.

JACQUES.

Vous devriez un jour venir voir mon atelier, je suis sûr que ça vous amuserait.

JULIETTE.

Mais...

JACQUES.

Vous pensez que ça n'est pas possible, que ça ne serait pas convenable?

JULIETTE.

Ça n'est pas ça. Moi aussi, je fais ce qui me plait. Et je n'aurais pas peur de vous. C'est à cause de vos parents.

JACQUES.

Comme vous voudrez. Mais savez-vous une autre chose ? J'aimerais bien voir les musées avec vous... Je vous expliquerais la peinture comme je la sens... Là... en public... il n'y aurait pas de mal.

JULIETTE.

Nous en reparlerons.

Elle fait mine de sortir.

JACQUES.

Vous êtes bien pressée... Je vous ennuie?... C'est vrai que je n'en ai peut-être jamais dit si long à personne... Mais vous, pourquoi ne me parlez-vous pas de vous ?

JULIETTE, souriant.

Ça m'aurait été difficile.

JACQUES.

C'est vrai.

JULIETTE.

Et puis moi, je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Vous savez de moi l'essentiel. Je suis pauvre, moi, et j'ai des charges. Depuis que je ne suis plus une enfant, j'ai éprouvé presque tous les jours que cette chose qui paraît si simple, vivre, n'est pas une chose commode. Il me semble que je suis, dans la vie, toute seule contre tout le monde.

JACQUES.

Vous n'êtes pas toute seule.

JULIETTE.

C'est vrai, j'ai votre père.

JACQUES.

Et moi, si vous voulez.

JULIETTE, prenant son carton.

Au revoir, monsieur.

A ce moment madame Marèze entre par la deuxième porte de gauche.

MADAME MARÈZE, de la porte.

Marèze ! Tu es toujours fâché ?... (Apercevant Juliette, à part.) Encore !

JACQUES.

Maman, c'est mademoiselle Juliette qui avait oublié...

MADAME MARÈZE, sans écouter.

Un mot seulement, mademoiselle. Vous voyez mon mari à son cours, deux fois par semaine. Vous pouvez même le voir tous les jours en dehors d'ici, si cela vous fait plaisir. Est-ce que ça ne vous suffit pas ?

JULIETTE.

Je crois, madame, que vous vous méprenez... Jamais je ne suis venue ici une seule fois sans la

permission de monsieur Marèze. Jamais je n'oserais venir s'il ne m'y autorisait pas. Mais, comme je lui dois tout, je lui suis assez reconnaissante pour ne pas vouloir, quoi qu'il puisse m'en coûter, que sa bonté pour moi lui cause quelque ennui… Puisque ma présence ici vous déplait, je ne reviendrai pas, madame.

MADAME MARÈZE,

Et vous ferez bien !

JACQUES.

Oh ! maman, maman, que tu es méchante !

Juliette, qui allait sortir, s'arrête.

MADAME MARÈZE.

De quoi te mêles-tu, toi ?

JACQUES.

De ce qui me regarde. Je ne veux pas que tu commettes une injustice devant moi. Et, pour ma part, ne pouvant faire plus, j'exprime à mademoiselle mon chagrin de la voir ainsi traitée chez nous, dans notre maison.

MADAME MARÈZE.

Ah çà, mais!...

JACQUES, suppliant.

Maman! maman!...

JULIETTE.

Merci, monsieur. (Saluant.) Madame...

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle.

JACQUES ouvre la porte et salue Juliette très respectueusement.

Au revoir, mademoiselle. (Juliette sort. Il la suit longtemps des yeux dans la rue.) Pauvre petite!

ACTE TROISIÈME

MÊME DÉCOR

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE, travaillant, puis MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE, entrant.

Marèze?

MARÈZE, maussade.

Quoi ?

MADAME MARÈZE.

Où dîne-t-on ?

MARÈZE.

Ici, ici... c'est plus gai.

MADAME MARÈZE.

Bien, je vais le dire à Solange.

MARÈZE.

Quelle heure est-il ?

MADAME MARÈZE.

Six heures et demie.

MARÈZE.

Alors, assez travaillé... D'ailleurs, je ne suis pas en train... Ah ! il doit venir quelqu'un tout à l'heure.

MADAME MARÈZE.

Qui ça ?

MARÈZE.

Des petites de l'académie Justinien. Elles m'ont demandé la permission de venir voir ma grande machine avant qu'elle soit enlevée... Ça ne t'ennuie pas?

MADAME MARÈZE.

Pas du tout, j'ai l'habitude... Il y aura mademoiselle Juliette?

MARÈZE.

Nous y voilà donc!... Juliette? ah! bien, oui! Elle ne vient plus ici, mademoiselle Juliette.

MADAME MARÈZE.

Comme tu dis ça?

MARÈZE.

Je dis ça... comme quelqu'un que ça chagrine, c'est évident.

MADAME MARÈZE.

Mon pauvre Marèze!

MARÈZE.

Tu ris, bonne bête. Il n'y a pas de quoi... Je sais bien que ce n'est pas à toi que je devrais le dire... ou, plutôt, je peux bien te le dire, à présent que tu es contente et que tu n'as plus rien à me reprocher... C'est extraordinaire! Elle qui n'était jamais une semaine sans venir, elle n'a pas paru ici depuis... tiens, depuis le jour où Garnoteau a déjeuné chez nous et où tu m'as fait cette scène...

MADAME MARÈZE.

Eh bien, c'est très bien comme ça. Elle a compris et je lui en sais gré.

MARÈZE.

Elle a compris... Elle a compris... Qu'est-ce qu'elle a compris?... C'est moi qui ne comprends pas. Je comprendrais si j'avais refusé de la recevoir... ou si je lui avais dit que je n'y serais pas... Mais rien de tout ça. C'est d'elle-même qu'elle a cessé de venir... Pourquoi, enfin? Pourquoi? Qu'est-ce qu'on a pu lui dire? et qui?...

MADAME MARÈZE.

Je n'en sais rien, mon ami. Mais tu la vois à ton cours. C'est quelque chose. Il faut se faire une raison.

MARÈZE.

Et si je te disais que, même là-bas, au cours, il me semble qu'elle n'est plus tout à fait la même! Oh! ce n'est qu'une nuance... Elle est toujours très gentille... Mais elle s'attarde moins à causer avec moi après les leçons; elle n'a plus tout à fait la même confiance, le même abandon... Et, qu'est-ce que tu veux? ça me manque.

MADAME MARÈZE.

Tu me fais là de drôles de confidences, mon ami.

MARÈZE.

Elles ne peuvent que t'être agréables. Et puis, à qui les ferais-je?

MADAME MARÈZE.

Tu ne prétends pourtant pas que je te la ramène?

MARÈZE.

Je ne prétends rien du tout. J'avais un petit plaisir dans ma vie, bien innocent. Je ne l'ai plus: ça m'attriste. Mais tu es contente, c'est bien. J'en chercherai d'autres.

MADAME MARÈZE.

Tu as raison. Ne te gêne pas.

MARÈZE.

Dame! la maison n'est pas si amusante!... Autrefois, Jacques ne manquait presque jamais le dîner. A présent, sous prétexte d'un travail à achever ou d'une réunion de camarades... pour un oui, pour un non... c'est un petit bleu qui nous avertit de ne pas compter sur lui... On ne le voit plus, ce gredin-là... Qu'est-ce qu'il fait?

MADAME MARÈZE.

Je ne sais pas, mon ami.

MARÈZE.

C'est comme mon élection... Il paraît que c'est demain?

MADAME MARÈZE.

Il paraît? Tu n'en es pas sûr?

MARÈZE.

C'est une façon de parler. C'est pour dire que ça m'est indifférent. Je connais d'avance le résultat. Je sais bien que Puymartin passera, parce qu'il est un imbécile. Alors ce n'était pas la peine de me présenter. Mais c'est toi qui as voulu... Tout est contre moi... Tout me blesse ou me dégoûte... Ah! je suis dans un joli marasme!

MADAME MARÈZE.

Ça passera.

SOLANGE, entrant.

C'est ces demoiselles.

MADAME MARÈZE.

Voilà une petite consolation, mon ami... Veux-tu que je reste?

MARÈZE.

Ah! mon Dieu, si tu veux.

MADAME MARÈZE.

N'aie pas peur!

Elle sort par une des portes de gauche.

SCÈNE II

MARÈZE, MARTHE, RENÉE, SUZANNE.

MARTHE, RENÉE, SUZANNE, en cascade.

Bonjour, cher maître!

MARTHE.

Comme nous vous sommes reconnaissantes, cher maître, d'avoir bien voulu nous autoriser...

MARÈZE.

C'est entendu. Tenez, voilà l'objet. (Il leur montre la grande toile.) Regardez, mais à une condition, c'est que vous n'apprécierez pas. Parce que, naturellement, vous n'en direz que du bien, ou, si vous en pensez du mal, je ne tiens pas à le savoir. C'est compris?

RENÉE.

Oui, cher maître!

MARTHE, regardant la toile, à mi-voix.

C'est étonnant!

RENÉE, de même.

Quelle patte, ma chère!

SUZANNE, de même.

Et comme c'est composé!

MARÈZE.

Ah! vous savez? j'entends! Ce n'est pas de jeu.

MARTHE.

Ça nous part du cœur, cher maître.

RENÉE.

C'est plus fort que nous.

MARÈZE.

Allons, vous êtes tout de même de bonnes petites filles.

MARTHE.

Et nous serons si heureuses demain !

MARÈZE.

Pourquoi ?

MARTHE.

Dame ! C'est votre élection. J'ai fait mon pointage.

MARÈZE.

Voyons !

MARTHE.

Au premier tour, Puymartin aura pour lui les peintres et les sculpteurs, parce qu'il est nul et qu'ils ne le craignent pas — plus ceux qui tiennent au monde officiel : en tout une quinzaine de voix. Lamberthier, lui, aura ceux que Puymartin dégoûte, mais qui ne voudraient pas que vous arriviez cette fois-ci, soit huit ou dix voix. Et vous, cher maitre, vous aurez le reste.

MARÈZE.

Ça ne fait pas la majorité, mon petit chat.

MARTHE.

Non, mais au second tour, les voix de Lamberthier se porteront sur vous, par pudeur, crainte de faire passer un type aussi idiot que Puymartin : et vous passerez avec une majorité de vingt-huit à trente voix.

MARÈZE.

Majorité qui comprendra ?...

MARTHE.

Les sculpteurs, les musiciens, les architectes et les graveurs.

MARÈZE.

Bref, tout le monde, sauf les peintres.

MARTHE.

Naturellement !

MARÈZE.

Pourquoi ?

MARTHE.

Parce que vous êtes vous-même un peintre très original, et que les uns ne vous comprennent pas, et que les autres ont peur de vous.

MARÈZE.

Ce n'est pas complètement stupide, ce que vous dites là, vous savez ?

MARTHE.

Vous me comblez, cher maître.

RENÉE.

Moi, j'ai un tuyau par ma sœur qui est à l'Odéon. Le directeur des beaux-arts s'intéresse beaucoup à elle. Et alors elle lui a demandé, cher maître, si vous seriez nommé. Et il lui a répondu : « Ça te ferait plaisir ? »

MARÈZE.

Il la tutoie ?

RENÉE.

Ah ! il lui a peut-être dit : « Ça vous ferait plaisir ? » Je ne me rappelle pas. Elle a dit que oui, et alors, il a dit : « C'est fait ! »

SUZANNE.

Moi, je connais aux beaux-arts un garçon de bureau...

MARTHE, bas, à Renée.

Pardi ! c'est son père !

SUZANNE.

Et il m'a dit la même chose.

MARÈZE.

Ça, c'est sérieux, mon enfant !

MARTHE, rôdant et découvrant une petite toile.

Oh ! cher maitre, quelle merveille !

MARÈZE.

Ça ? c'est de mon fils Jacques.

MARTHE.

Pardon, je croyais...

MARÈZE.

Vous n'avez rien à retirer, mon enfant.

SUZANNE.

Moi, je l'ai vu hier, monsieur Jacques.

MARÈZE.

Où ça ?

SUZANNE.

Au Louvre, salle des Primitifs.

MARÈZE.

Où pouvait-il être mieux ?

SUZANNE.

Il était avec mademoiselle Juliette,

MARÈZE, désagréablement surpris, mais se contenant.

C'est juste, je leur avais donné rendez-vous pour faire un peu d'histoire de l'art.

SUZANNE.

Je la trouve changée, Juliette, depuis quelque temps. Elle n'est plus si gaie. Je la crois malade...

MARÈZE.

C'est peut-être qu'elle travaille un peu plus que vous... Allons, mes petites filles, merci de votre aimable visite, et à bientôt !

MARTHE.

A demain, cher maître. Nous serons toutes à la perte de l'Institut pour apprendre les nouvelles.

MARÈZE.

Et, si je ne suis pas élu, vous ne me regarderez plus que comme une vieille bête.

RENÉE.

Oh ! cher maître, pas vous, mais les autres.

MARTHE, en sortant, bas, à Suzanne.

Casserole, va!

SUZANNE, de même.

Eh bien! quoi...

MARTHE, de même.

Avec ça que tu ne l'as pas fait exprès?

MARTHE, RENÉE et SUZANNE.

Au revoir, cher maître!

MARÈZE.

Au revoir!

Elles sortent par la porte de la rue.

SCÈNE III

MARÈZE, seul, puis MADAME MARÈZE.

MARÈZE.

Non ! C'est tout de même un peu fort ! (Appelant à la deuxième porte de gauche.) Marie ! Marie !

MADAME MARÈZE, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARÈZE.

Tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre ? On a vu ton fils hier, au Louvre, devine avec qui ?... avec Juliette.

La bonne vient mettre le couvert.

MADAME MARÈZE.

Eh bien ?

MARÈZE.

Tu ne trouves pas ça singulier?

MADAME MARÈZE.

Ils se sont peut-être rencontrés là par hasard.

MARÈZE.

Dans ce cas, ils n'auraient pas visité le musée ensemble... Et puis, j'ai surpris des sourires, des chuchotements des petites... Enfin, il y a quelque chose.

MADAME MARÈZE.

Quoi? ils sont du même métier... Rien d'étonnant à ce qu'ils se voient en camarades.

MARÈZE.

En camarades? La vérité, c'est que, il y a un mois, ils ne se connaissaient pas et s'étaient à peine vus... Naturellement, jamais Jacques n'entrait dans l'atelier des petites... Comment ont-ils fait connaissance?... Comment se sont-ils liés? C'est ce que je ne devine pas.

MADAME MARÈZE.

Moi non plus, mon ami.

MARÈZE.

Une chose à noter, c'est que, dans le temps même où il devait commencer à la rencontrer, à se lier avec elle, il se faisait plus rare à la maison ; nous le trouvions préoccupé... absent... Qu'est-ce que tout cela signifie ? Mais le plus grave, c'est encore que Jacques se soit caché de moi... S'il ne s'agissait que de camaraderie, il m'en aurait parlé. Pourquoi n'a-t-il rien dit ?

MADAME MARÈZE.

Je ne sais pas, mon ami.

MARÈZE.

Tu prends ça avec un calme !... C'est révoltant, ma parole !... Es-tu mère, oui ou non ?

MADAME MARÈZE.

Mon Dieu ! mon ami, je connais Jacques. Il est timide avec les femmes et n'aime au fond que son

art. Je serais bien étonnée qu'il lui eût jamais parlé d'autre chose que de peinture.

MARÈZE.

Dans ce cas, il ne se serait pas caché de moi.

MADAME MARÈZE.

Peut-être... Enfin, à tout mettre au pis, ce n'est pas bien sérieux... Une petite aventure de cœur... C'est de son âge.

MARÈZE.

Une petite aventure?... Ce que tu dis là est absurde, ma pauvre amie... Tu parles comme s'il s'agissait d'une rencontre avec un petit modèle, ou avec quelque farceuse... Mais Juliette n'est pas une fille avec qui l'on a une petite aventure, entends-tu?

MADAME MARÈZE.

Alors, tu dois être rassuré.

MARÈZE.

Rassuré... rassuré... Pourvu que ce grand nigaud ne s'y soit pas mépris!... Vois-tu, si je savais qu'il

ait eu de mauvaises intentions sur cette charmante fille, qu'il lui ait jamais manqué de respect...

MADAME MARÈZE.

Mais, mon ami, il faut croire qu'il ne lui a jamais manqué de respect... ou, qu'elle le lui a pardonné... puisqu'ils visitent tranquillement les musées ensemble.

MARÈZE.

C'est vrai... Au reste, je te prie de croire qu'elle l'aurait vivement remis à sa place.

MADAME MARÈZE.

Alors, rien à craindre.

MARÈZE.

Rien à craindre... pour elle, évidemment. Mais lui? Est-ce qu'on sait? Il est sauvage, mais il a de l'imagination, il s'emballe facilement... Depuis quelque temps, il a une mine de déterré, et il n'est jamais à ce qu'on lui dit... Au fait, pourquoi n'est-il pas encore ici? Quelle heure est-il?

MADAME MARÈZE.

Sept heures et demie. On peut encore l'attendre un peu.

MARÈZE.

Mettons-nous à table. Je veux lui donner une leçon. (Il sonne.) Servez, Solange! (Ils se mettent à table.) Alors, tu ne sais pas comment ça a commencé?

MADAME MARÈZE.

Quoi?

MARÈZE.

Cette... camaraderie de Jacques et de Juliette... Tu n'as pas eu d'indices?

MADAME MARÈZE.

Non. Mais il l'avait quelquefois entrevue... Il t'entendait continuellement faire son éloge... Cela a dû piquer sa curiosité, et il a dû suffire, après cela, d'un hasard...

MARÈZE.

Bref, c'est ma faute?

MADAME MARÈZE.

Ce n'est toujours pas la mienne.

MARÈZE, regardant l'heure.

Sept heures quarante. Et il n'arrive pas. Où peut-il être?... Ah! les enfants!... Ça lui est bien égal que nous mangions la soupe froide... et que nous soyons là à nous ronger... Il n'a pas envoyé de petit bleu, cette fois?

MADAME MARÈZE.

Dame! non.

MARÈZE.

C'est complet... Veux-tu que je te dise? Ce garçon-là n'a pas de cœur. Apportez le rôti, Solange... Tu n'as pas faim?

MADAME MARÈZE.

Pas trop.

MARÈZE.

Moi, non plus... Tiens, une chose encore que je ne peux pas admettre, c'est que Juliette, elle aussi,

ne m'ait pas dit un mot de tout cela... Un pareil silence, après tout ce que j'avais fait pour elle et quand elle connaissait si bien mes sentiments, j'appelle ça de l'ingratitude... Il est vrai que je ne la voyais plus que là-bas, au cours... Si elle avait continué à venir ici, elle se serait confiée, elle m'aurait tout dit comme autrefois... Mais pourquoi a-t-elle cessé de venir? Pourquoi?

MADAME MARÈZE.

Tu me l'as déjà demandé. Je ne sais pas.

MARÈZE.

Ah! l'ingrate, l'ingrate!

MADAME MARÈZE.

Alors, ne pense plus à elle.

MARÈZE.

Et lui, le méchant enfant!...

MADAME MARÈZE. Elle se lève pour relever le store. A part.

Ah! mais, ah! mais... il m'ennuie... et il me fait de la peine... Aurais-je trop réussi?... (Se rasseyant.)

Tu es ridicule... Tu fais du drame avec rien du tout.

MARÈZE.

Et moi, je te dis...

MADAME MARÈZE.

Chut! Voilà ton fils.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Je suis en retard?

MADAME MARÈZE.

Un peu.

JACQUES.

Je vous demande pardon... L'encadreur est venu au moment où j'allais partir... Et puis, mon atelier n'est pas tout près d'ici...

MARÈZE.

Évidemment.

JACQUES.

Vous m'en voulez?

MARÈZE.

Oh! moi, mon ami, j'en suis quitte pour me mettre à table sans toi... Mais c'est ta mère qui s'inquiète... Et alors, sa tête travaille... Elle me disait encore tout à l'heure : « Quelle sottise est-il en train de faire?... Ça lui est bien égal que nous soyons là à nous ronger... Vraiment, cet enfant-là n'a pas de cœur! »

MADAME MARÈZE, bondissant.

Moi, j'ai dit ça?... Tu ne le crois pas, mon petit Jacques. C'est ton père qui l'a dit.

MARÈZE.

Je l'ai dit parce que tu le pensais.

JACQUES, en mangeant.

Oh! je sens bien moi-même que je suis dans mon tort... Mais, j'ai des motifs... que je ne peux pas vous dire maintenant... Plus tard, vous saurez tout.

MARÈZE.

Quoi, tout?

JACQUES.

Plus tard, je vous dis; pas maintenant.

Un silence.

MADAME MARÈZE.

Tu manges trop vite, mon chéri, tu vas t'étouffer.

JACQUES.

Je mange parce que j'ai faim; et j'ai faim parce que j'ai la conscience tranquille... (Un silence.) A propos, papa, ton élection.

MARÈZE.

Eh bien?

JACQUES.

J'ai des renseignements. Ça marche on ne peut mieux. D'abord tu as pour toi les peintres.

MARÈZE.

On me disait le contraire tout à l'heure.

JACQUES.

Parce qu'ils ne veulent pas qu'on le sache. Mais tu les as, — à l'exception, bien entendu, de ton

ami Garnoteau, qui mène contre toi une campagne sournoise et enragée. Mais justement, il en fait trop; il a fini par écœurer ses confrères eux-mêmes... Et sais-tu ce qu'a dit le secrétaire perpétuel?

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'il a dit, cet imbécile?

JACQUES.

Il a dit : « Chut! »...

MARÈZE.

C'est déjà très aimable.

JACQUES.

Et il a ajouté : « Ne serait-ce que pour embêter Puymartin, l'élection de Marèze s'impose... »

MARÈZE.

Il a dit ça, ce... cet animal?

MADAME MARÈZE.

Ah! tu ne dis plus « cet imbécile »?

JACQUES.

Enfin, c'est couru... Je serai demain à la porte de la boite avant une heure et je t'apporterai la nouvelle au grand galop. Tu n'auras pas besoin de te déranger.

MARÈZE.

Merci, mon ami.

JACQUES.

Et vois si je suis gentil. Tu connais mes idées sur l'Institut. Eh bien, quand tu en seras, ça me fera plaisir tout de même. C'est d'un bon fils, pas vrai?

MARÈZE.

Ce qui serait d'un meilleur fils encore, ce serait d'être confiant avec nous... comme jadis... Qu'est-ce que c'est enfin que ce grand secret que tu ne peux pas nous dire?

JACQUES.

Oh! rien d'inquiétant... au contraire...

MARÈZE.

Alors, parle, parle tout de suite... Tu sais que nous t'aimons et que nous n'avons jamais été bien durs avec toi... Allons, parle, mon petit.

JACQUES.

Eh bien... j'aime mieux parler à maman d'abord.

MARÈZE.

Parce que?

JACQUES.

Je ne peux pas te dire, papa. Mais ça vaudra mieux.

MADAME MARÈZE.

Va fumer une cigarette, Marèze.

JACQUES.

Et même deux, papa.

MARÈZE.

C'est bon, c'est bon... j'y vais.

Il sort par la baie du fond.

SCÈNE V

MADAME MARÈZE, JACQUES.

MADAME MARÈZE.

Ah! mon petit, je ne le dis pas à ton père; mais que je suis tourmentée à cause de toi! Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a?

JACQUES.

Maman, j'aime mademoiselle Dupuy.

MADAME MARÈZE.

Qui ça, mademoiselle Dupuy?

JACQUES.

Mademoiselle Juliette, si tu veux... Tu supposes bien qu'elle a un nom de famille?...

MADAME MARÈZE.

Je ne l'en empêche pas.

JACQUES.

Je l'aime... (ne dis rien, maman, tu parleras tout à l'heure)... je l'aime, depuis le jour où je l'ai rencontrée ici — tu te souviens? — et où je l'ai défendue contre toi... Nous avons causé, nous avons fait un pacte d'amitié... A partir de ce moment-là, je n'ai plus pensé qu'à elle... J'en ai passé des heures à l'attendre dans la rue, quand elle sortait de son petit cours, ou, le soir, quand elle rentrait chez elle... et cela, pour la voir seulement de loin... ou, quelquefois pour la rencontrer comme par hasard et causer un peu avec elle... C'est pour cela que je rentrais souvent tard à la maison; mais je n'osais pas vous dire pourquoi... Une fois, je l'ai vue à l'exposition des Raffet... Une autre fois, elle a bien voulu venir à Versailles avec moi et un de mes camarades — un garçon très sérieux, — pour qu'elle n'ait pas peur... Enfin, avant-hier, nous avons visité ensemble la salle des Primitifs... parce que je lui avais parlé de tableaux qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle n'avait pas bien vus... Nous nous entendons très

bien... Elle est tout à fait comme moi. Elle a tous mes goûts, toutes mes idées... Enfin, maman, je ne peux pas t'exprimer combien je l'aime.

MADAME MARÈZE.

Mais, mon enfant, pourquoi me dis-tu tout cela? Les jeunes gens n'ont pas coutume de raconter ces petites histoires-là à leur mère.

JACQUES.

C'est que, maman, je veux épouser mademoiselle Juliette.

MADAME MARÈZE.

Patatras! Tu veux épouser?...

JACQUES.

Oui, maman. Qu'est-ce que tu croyais donc?

MADAME MARÈZE.

Rien. Mais ce que tu dis là change bien la question. C'est tout autre chose... et c'est complètement fou... Tu n'as pas réfléchi, mon garçon.

JACQUES.

J'ai réfléchi, maman; et je suis sûr, absolument sûr, — tu entends? — que c'est ce que j'aurai fait de plus raisonnable dans ma vie.

MADAME MARÈZE.

Mon petit Jacques, je t'ai répondu jusqu'ici bien doucement. Mais un saint sortirait de ses gonds à entendre des sottises pareilles. C'est fou, je te le répète, et c'est impossible... Tu vas me faire le plaisir de rompre carrément avec cette demoiselle et de n'y plus penser.

JACQUES.

Mais enfin, maman, dis tes raisons.

MADAME MARÈZE.

Ce n'est pas la peine, elles sautent aux yeux... Un garçon comme toi n'épouse pas une fille comme elle... On ne se marie pas comme ça pour des bêtises... au hasard... par un coup de tête.

JACQUES.

Bref, on ne se marie pas par amour... Mais

alors, maman, comment t'es-tu mariée! Je t'ai souvent entendue te vanter d'avoir fait un mariage de sentiment.

MADAME MARÈZE.

Moi, j'étais une honnête fille, je m'en flatte...

JACQUES.

Juliette est une honnête fille, maman!

MADAME MARÈZE.

Je n'en sais rien. Je veux le croire.

JACQUES.

Il faut que tu le croies.

MADAME MARÈZE.

Mais, en tout cas, elle n'est pas de ton monde!...

JACQUES.

Quel monde, maman?

MADAME MARÈZE.

Elle jouit d'une liberté qui est admise dans son milieu — et dont je ne te dirai pas qu'elle abuse, car je n'en sais rien... — Mais tout cela n'est pas fait pour inspirer grande confiance ; et enfin la façon dont elle s'est emparée de toi, mon pauvre enfant, et ce que cela suppose de manège, me ferait assez croire que j'avais raison quand je disais à ton père qu'elle n'était qu'une intrigante.

JACQUES.

Prends garde, maman ; tu as tort de me blesser, comme tu fais, à chaque instant. Tu as dit : « cette demoiselle » ; tu as dit d'un ton de mépris : « une fille comme elle » et voilà maintenant que tu l'appelles « une intrigante ». Eh bien ! tout cela est injuste, profondément injuste. Demande plutôt à papa.

MADAME MARÈZE.

Oh ! ton père...

JACQUES.

Il n'y a pas de jeune fille plus irréprochable que

mademoiselle Dupuy... Je le sais bien, moi... parce que, au commencement, j'ignorais moi-même ce que je voulais d'elle et je me figurais vaguement que peut-être... Mais, en la connaissant mieux, et sans qu'un seul mot ait été dit, je n'ai pas persisté dans cette mauvaise pensée. Elle n'a même pas eu avec moi le plus petit commencement de coquetterie... Je t'affirme qu'elle est digne de toute estime et de tout respect... Je te l'affirme, maman... Entends-tu?...

MADAME MARÈZE.

Mais oui, mais oui, j'entends. Ne te congestionne pas.

JACQUES.

Ta première raison ne vaut donc rien. J'attends les autres.

MADAME MARÈZE.

Au moins, toi, tu raisonnes ta folie... Ma parole... tu m'obliges à discuter, comme si c'était sérieux.

JACQUES.

C'est très sérieux, maman. Voyons, quelle objection as-tu encore à faire?

MADAME MARÈZE.

Mais, mon ami, il y en a tant, des objections, qu'on s'y perd et que je ne sais par où commencer... Mais, elle n'a pas le sou, mais elle a même des charges, mais on ne sait pas d'où elle sort, mais tu es trop jeune, mais tu n'as pas de position, mais tu perdrais ton avenir, mais...

JACQUES.

Arrête un peu, maman, pour que je puisse m'y reconnaître. Tu dis : « Elle n'a pas le sou ». C'est vrai ; mais elle gagne déjà sa vie et celle des siens ; elle a du courage, de la volonté et déjà beaucoup de talent. Demande plutôt à papa.

MADAME MARÈZE.

Oh! ton père...

JACQUES.

Moi, j'ai trois mille francs de rente de bonne

maman. Je vends déjà quelques tableaux... Nous travaillerons mieux quand nous serons ensemble... Et nous serons presque aussi riches, pour commencer, que vous l'étiez, toi et papa, quand vous vous êtes mariés. Est-ce vrai?

MADAME MARÈZE.

Va toujours.

JACQUES.

Tu dis : « On ne sait pas d'où elle sort. » On le sait très bien. Son père était officier supérieur.

MADAME MARÈZE.

Naturellement.

JACQUES.

Naturellement ou non, il l'était. Ces choses-là se voient. Sa mère est très bonne, d'excellentes façons et même distinguées.

MADAME MARÈZE.

Comment le sais-tu?

JACQUES.

Parce que je l'ai vue.

MADAME MARÈZE.

Tu l'as vue? C'est complet.

JACQUES.

J'ai été la voir un jour, en dehors de Juliette... sous un prétexte habile...

MADAME MARÈZE.

Je m'en rapporte à toi.

JACQUES.

Et j'ai vu aussi le petit frère, qui est très gentil et qui dessine déjà pas mal... Enfin, c'est une famille très convenable, très respectable... Demande plutôt à papa!

MADAME MARÈZE.

C'est bon, c'est bon.

JACQUES.

Tu dis ensuite que je suis trop jeune. J'ai vingt-trois ans, elle en a vingt-deux. C'est parfait. Nous serons heureux plus longtemps. Et nous donnerons un bon exemple. Tous les économistes recommandent les mariages précoces.

MADAME MARÈZE.

Pour ce que ça leur coûte! Ce n'est pas eux qui vous nourriront.

JACQUES.

Tu dis enfin que je perds mon avenir. Je l'assure, au contraire, parce que, étant heureux, aimant une femme qui aimera les mêmes choses que moi, le travail me sera une joie... Je te jure, maman, je te jure qu'avec Juliette j'aurai du talent. Tu verras, tu verras... Et maintenant il me semble que j'ai détruit l'une après l'autre toutes tes objections.

MADAME MARÈZE.

Et elles ne s'en portent pas moins bien, mon petit enfant... Tu m'attristes, Jacques, et tu m'ef-

frayes. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que tu veux faire un mariage où, pour entrée de jeu, tu aurais trois personnes à soutenir... (Signe de dénégation de Jacques.) Et avec quoi?... Je n'ai pas besoin de te dire que je rêvais pour toi autre chose... Voilà ton père de l'Institut, ou tout comme... Tu peux, dans quelques années, faire un beau, très beau mariage, qui te permettrait de travailler sans cette cruelle inquiétude du lendemain que ton père et moi nous avons connue un moment... Voilà le rêve que j'avais fait, et je t'avoue qu'il me serait dur, bien dur, d'y renoncer... Aussi, je n'y renonce pas.

JACQUES.

Maman, je serais peut-être malheureux comme les pierres avec ton beau mariage, ou bien je ne ficherais plus rien... Un beau mariage, maman, c'est celui où l'on s'aime et où l'on peut vivre et se développer selon sa nature... Je ne serai jamais un peintre mondain, un peintre pour snobs... J'ai des goûts très simples; je ne tiens pas au luxe que tant d'idiots confondent avec l'art. S'il le fallait, je vivrais content, à la campagne, avec cent sous par jour. Juliette aussi... Je n'aurais même pas besoin d'atelier, puisque je ne com-

prends que le plein air... Ce que tu rêves pour moi, maman, c'est, au fond, un mariage de mufle... Cela ne nous ressemble pas. Tu sais bien que les confrères nous regardent un peu comme des bohèmes... Nous ne sommes pas des bourgeois... Demande plutôt à papa !

MADAME MARÈZE.

« Demande plutôt à papa ! demande plutôt à papa ! » Eh bien, je vais lui demander, à ton père, ce qu'il pense de ton idée, et tu vas voir ce qu'il répondra.

JACQUES.

Oh ! ça, je n'en suis pas autrement en peine... J'ai voulu te parler d'abord à toi, parce que je prévoyais bien que ce serait toi qui ferais le plus de résistance. Mais papa a bien l'esprit trop libre... et, d'ailleurs, il estime trop mademoiselle Dupuy pour...

MADAME MARÈZE.

Tu crois ça, mon garçon ?... Eh bien, le voilà, ton père, nous allons savoir ce qu'il en pense, et tout de suite !

Marèze rentre par la baie du fond.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Sais-tu ce qu'il y a, Marèze ? Ton fils veut épouser mademoiselle Juliette.

MARÈZE.

Quoi ? quoi ?...

MADAME MARÈZE.

Tu as bien entendu. Jacques... veut épouser... mademoiselle Juliette.

MARÈZE.

Tu dis ?... Voyons, laissez-moi me remettre... Jacques veut épouser ?... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?...

JACQUES.

Ce n'est pas une plaisanterie, papa.

MADAME MARÈZE.

Oh! je lui ai pourtant dit tout ce que je devais : qu'il est trop jeune, que ce serait la misère, qu'il perd son avenir, que nous avions rêvé pour lui autre chose...

MARÈZE, absorbé.

Oui, oui, sans doute... Mais cela n'est rien... Ce n'est pas ce qui m'inquiète...

MADAME MARÈZE.

Hein?

MARÈZE.

Non... C'est simplement fou; je n'ai pas à m'en occuper... C'est comme s'il n'avait rien dit... Ce qui m'intéresse, c'est comment cette idée a pu lui venir... Voyons, Jacques, ne me cache rien... Tu ne la connaissais pas, Juliette, ou à peine... Elle est très discrète, très réservée, très fière... Et voilà que... Voyons, que s'est-il passé? Comment es-tu

parvenu à te lier avec elle au point de songer... Où l'as-tu rencontrée?... Dans quelles circonstances?... Mais parle donc!

JACQUES.

Bien volontiers, papa. Je le disais à maman tout à l'heure; j'ai eu trois fois avec mademoiselle Dupuy des conversations de camarade et d'ami... D'autres fois, je m'arrangeais pour la voir, de loin, sortir de chez elle ou y rentrer... ou bien pour la croiser dans la rue, la saluer, échanger quelques mots avec elle.

MARÈZE.

Alors, tu vois bien que ça n'est pas sérieux. Mais... la première fois que tu lui as parlé, où était-ce?

JACQUES.

C'était à la porte de ton atelier, là-bas, un jour que maman m'avait donné une commission pour toi.

MARÈZE.

Et la seconde fois?

MADAME MARÈZE.

Laisse donc ça, Marèze. Quelle importance ça a-t-il?

MARÈZE.

Ça me regarde. Je veux savoir. Parle, mon petit.

JACQUES.

La seconde fois que je l'ai vue, c'est l'après-midi du jour où Garnoteau a déjeuné à la maison... J'étais seul dans l'atelier; elle est venue chercher un carton qu'elle avait oublié... Nous avons causé un peu... Maman est entrée et lui a dit des choses désagréables... que je n'ai pas voulu te rapporter... parce que c'était inutile.

MARÈZE.

Quoi?... Qu'est-ce que ta mère lui a dit?

JACQUES.

Qu'elle te voyait assez au dehors sans te faire encore des visites à la maison.

MARÈZE, à madame Marèze.

Tu as eu le front? Je comprends qu'après cela elle n'ait plus osé reparaître ici, pauvre petite!

JACQUES.

J'ai pris alors la défense de mademoiselle Dupuy... et, ma foi, je crois bien que c'est à partir de ce moment-là que, la voyant si injustement traitée chez nous, je me suis mis à l'aimer.

MARÈZE, à madame Marèze.

En sorte que, si ce nigaud a perdu la tête et s'il a voulu faire une mauvaise action, c'est en grande partie ton ouvrage! Tous mes compliments, ma femme!

JACQUES.

Tu as des mots, papa! En quoi, diable! est-ce une mauvaise action que de vouloir épouser une jeune fille aussi irréprochable, de ton propre aveu, que mademoiselle Dupuy?

MARÈZE.

L'épouser? Ça mon ami, jamais! D'abord tu

ne la mérites pas! Et puis, sais-tu si elle t'aime? Te l'a-t-elle dit? Sois sincère, réponds. Te l'a-t-elle dit?

JACQUES.

Mon Dieu, papa, on sent ces choses-là sans qu'elles soient dites formellement...

MARÈZE.

Donc, elle ne te l'a pas dit. Alors, pourquoi ne l'as-tu pas laissée tranquille?... Quelle était ton idée?... Qu'est-ce que tu attendais d'elle?... Ah! je te devine, va! En voyant une pauvre fille sans défense, seule dans la vie, tu t'es dit : « Qui sait? » Et tu t'es mis à la poursuivre, à la traquer, à l'assommer de tes déclarations... peut-être même à exploiter les sentiments d'affection et de reconnaissance qu'elle peut avoir pour moi!... Et, comme elle t'envoyait promener, tu as eu recours au grand moyen... la proposition de mariage... Eh bien, je te le dis comme je le pense : ça n'est pas joli, mon garçon!

MADAME MARÈZE.

Marèze!

JACQUES.

Écoute, papa ; quand tu seras de sang-froid...

MARÈZE.

« Quand je serai de sang-froid ». Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

JACQUES.

Oh ! papa, rien qui puisse t'offenser. Mais je suis étonné de tout ce que tu imagines et de la façon dont tu me traites... Je comprendrais que, comme maman, tu me donnes de bonnes grosses raisons...

MARÈZE.

Oh ! les raisons de ta mère, ça m'est bien égal !

JACQUES.

Justement, et c'est là que je ne comprends plus. Si les raisons de maman ne te touchent pas ; si, comme moi, tu estimes mademoiselle Juliette ; si tu crois, comme moi, qu'il n'est pas nécessaire que je fasse ce que les bourgeois appellent un beau mariage... alors, je ne m'explique plus ta résistance et ton indignation. Du moment que tu

ne repousses pas ce mariage pour des motifs d'ordre pratique, ou d'intérêt, ou de vanité, quelle raison as-tu de le repousser ? Encore une fois, j'admettrais, à la rigueur, que mon projet te paraisse imprudent, peu sensé, et que tu me le dises tranquillement. Mais ce n'est pas cela, il y a donc autre chose.

MARÈZE.

Qu'est-ce que tu veux dire? Prends garde!

JACQUES.

Tu ne me traites pas comme un fils qui a pu se tromper : tu me traites comme un criminel. Tu mets dans ton refus de la colère, tu y joins des injures, des accusations odieuses... Pourquoi, papa, pourquoi?

MARÈZE.

Eh! j'y mets de la colère parce que... parce que... Tu es là... content de toi... Tu as l'air de croire que cette enfant était faite pour toi... que tu n'avais qu'à te baisser... qu'elle ne pouvait pas résister à ta séduction... Eh bien, quoi?... oui, ça m'exaspère!

JACQUES.

Enfin, papa, c'est bien étrange, mais on dirait que je te la prends.

MARÈZE.

Eh bien, oui, tu me la prends ! et c'est cela qui est abominable... Dieu sait si notre amitié était innocente!... Mais cette enfant-là... je ne peux pas dire ce quelle était pour moi... Un rayon de soleil d'automne... une grâce... une chanson... une romance, si tu veux... la dernière... Elle me refaisait un cœur jeune, malgré mes rides... elle avait la charité de me laisser croire qu'elle avait besoin de moi... Non, je ne peux pas dire... mais tu comprendras... plus tard... Et tu veux me la prendre?... De quel droit?

JACQUES.

Eh! du droit de mon âge!

MARÈZE.

Du droit de ton âge? Tu me dis ça en face? Tu me dis en face que je suis un vieux, que je suis ridicule, que je me trompe de saison, que je n'ai

plus qu'à faire mon paquet?... Et tu me bafoues après m'avoir fait dire des choses... que je ne devais pas dire... que tu es trop grossier pour comprendre, trop entêté de ta jeunesse, de ta brutale jeunesse... et que j'ai honte, enfin, d'avoir dites devant ta mère et devant toi... Tu ricanes, imbécile? (Jacques ne ricane pas du tout.) Ah! tiens, va-t'en! va-t'en! ou je ne réponds pas de moi.

JACQUES.

Oh! papa! papa!

MADAME MARÈZE.

Va-t'en, mon pauvre petit!

JACQUES.

Oui, maman.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins JACQUES.

MADAME MARÈZE.

Ah ! oui, j'ai bien travaillé ! (A Solange, qui est entrée pour desservir, pendant que Marèze reste affalé, la tête dans ses mains.) Solange, savez-vous l'adresse de mademoiselle Dupuy ?

SOLANGE.

Qui ça, mademoiselle Dupuy ?

MADAME MARÈZE.

La massière.

SOLANGE.

Elle doit être dans le livre d'adresses de monsieur.

MADAME MARÈZE va prendre le livre d'adresses et le feuillette.

Mademoiselle Dupuy... rue...

Elle se dispose à écrire.

ACTE QUATRIÈME

MÊME DÉCOR

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE, MADAME MARÈZE, SOLANGE.

MARÈZE, à la bonne.

Solange, monsieur Jacques est-il rentré, cette nuit ?

SOLANGE.

Mais oui, monsieur.

MARÈZE.

A quelle heure ?

SOLANGE.

Vers minuit. Monsieur ne l'a pas vu ? J'ai cependant aperçu monsieur qui avait entr'ouvert la porte sur l'escalier et qui guettait. Monsieur Jacques a dû nécessairement passer devant monsieur en remontant à sa chambre.

MARÈZE.

C'est bon, c'est bon... (Solange sort.) Mais qu'est-ce qu'il a pu faire jusqu'à minuit ?... Il a dû aller la voir... pleurer auprès d'elle... Nigaud, va !

MADAME MARÈZE.

C'est possible, mon ami.

MARÈZE.

Ou bien il s'est promené dans les rues en se croyant désespéré.

MADAME MARÈZE.

C'est possible encore.

MARÈZE.

Et où est-il à présent ?

MADAME MARÈZE.

Dans sa chambre, je suppose.

MARÈZE.

Pourquoi n'est-il pas descendu ?

MADAME MARÈZE.

Dame, mon ami, après la façon dont tu l'as mis à la porte.

MARÈZE.

Je ne l'ai pas mis à la porte pour le reste de sa vie.

MADAME MARÈZE.

Il ne pouvait pas savoir.

MARÈZE.

Enfin, il devrait être ici.

MADAME MARÈZE.

Faut-il l'appeler?

MARÈZE.

Non, non. Il reviendra quand il aura faim... Ce malheureux enfant m'a fait trop de peine... C'est insensé, quand on y songe... Il est bien clair que ce mariage est impossible. C'est toujours ton avis, n'est-ce pas ?

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami.

MARÈZE.

Car enfin... je ne songe pas à moi dans tout cela... mais tu avais raison hier... Il est trop jeune ; ce serait épouser la misère... perdre son avenir.

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami.

MARÈZE.

Tu boudes ?

MADAME MARÈZE.

Non, mon ami, je te réponds.

MARÈZE.

Tu es toujours de mon avis; donc tu boudes.

MADAME MARÈZE.

Tu m'avoueras qu'après ce que tu as dit devant moi, hier soir...

MARÈZE.

Je ne t'ai rien appris de nouveau.

MADAME MARÈZE.

Tu m'en as appris encore plus que je n'en devinais... Tu as été cruel... Pour la première fois tu as confessé tout haut des choses qui m'humilient et qui me torturent, tu le sais bien... Je ne te demandais pas tant de franchise, mon ami.

MARÈZE.

Ce n'est pas à toi que je parlais... Et puis... c'était involontaire... Enfin, je ne veux pas que tu boudes... Cela m'est très pénible, surtout en ce moment.

MADAME MARÈZE.

Tu es admirable ! En somme, tu veux faire ce qu'il te plaît, mais tu ne veux pas que j'aie l'air d'en souffrir. Tu veux me tourmenter et rester bien avec moi.

MARÈZE.

C'est vrai. Je ne peux pas supporter que tu m'en veuilles. Ça prouve que je t'aime bien tout de même, ma pauvre femme... Et puis je ne veux pas que tu m'en veuilles, parce que c'est injuste, parce que j'ai conscience de n'être pas méchant, de ne jamais mériter que tu sois mal avec moi, quelles que soient les apparences... D'ailleurs, moi aussi j'aurais des reproches à te faire si je voulais. C'est toi qui, en te montrant si injuste pour cette pauvre petite, as fourni à Jacques l'occasion de s'échauffer pour elle ; et tout est parti de là, il ne faudrait pourtant pas l'oublier.

MADAME MARÈZE.

C'est entendu, mon ami. C'est moi qui ai commencé... (Bondissant.) Ah ! mon Dieu, et ton élection ?

MARÈZE.

C'est dans une heure. Parole d'honneur, je n'y pensais pas... C'est drôle, hein? Qui est-ce qui nous aurait dit que, ce jour-là, nous penserions à autre chose?

MADAME MARÈZE.

Comment saurons-nous le résultat?

MARÈZE.

Hé, que m'importe!... Et tu sais, quand je dis: « Que m'importe! » je suis presque sincère. Oui, j'en suis là... Mais sapristi, où est donc Jacques?

MADAME MARÈZE.

Le voilà, mon ami.

Jacques entre par une des portes de gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES.

MARÈZE.

Ah ! c'est toi ?

JACQUES.

Il faut encore que je m'en aille ?

MARÈZE.

Non.

JACQUES.

Je reviens quoique tu m'aies mis à la porte, parce que je ne dois pas t'abandonner un jour comme aujourd'hui. Tu n'as personne là-bas ?

MARÈZE.

Non.

JACQUES.

Alors j'irai.

MARÈZE.

Comme tu voudras.

MADAME MARÈZE.

Mais tu n'as pas mangé ?

JACQUES.

Non ; ni dormi.

MARÈZE.

Moi non plus.

MADAME MARÈZE.

Moi non plus.

JACQUES.

Alors, vous avez eu le temps de réfléchir. Qu'avez-vous décidé ?

MARÈZE.

Mais nous te l'avons dit hier. Nous prends-tu pour des girouettes ?

JACQUES.

Je vous croyais de braves gens. Je vous croyais capables de revenir sur une décision injuste.

MARÈZE.

Ah çà !...

MADAME MARÈZE.

N'irrite pas ton père, mon enfant.

JACQUES.

Oh ! je sais, il y a dans l'esprit de papa quelque chose que je ne comprends pas bien, mais dont je n'ai pas peur... Je suis sûr des sentiments de Juliette... c'est l'essentiel... Et alors... je serai aussi patient et je le serai aussi longtemps qu'il le faudra.

MARÈZE.

Tu dis?...

MADAME MARÈZE.

Avant de sortir, passe par la salle à manger et prends quelque chose, mon petit Jacques, je t'en prie.

JACQUES.

Oui. maman.

Il sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins JACQUES.

MADAME MARÈZE.

Il est gentil de revenir comme ça... de lui-même...

MARÈZE.

Parbleu! où irait-il?

MADAME MARÈZE.

Il n'a pas bonne mine.

MARÈZE.

C'est ça qui m'est égal!

MADAME MARÈZE.

Tu deviens mauvais, Marèze.

MARÈZE.

Parce que je souffre.

MADAME MARÈZE.

Lui aussi. Nous devons être d'autant meilleurs pour lui que nous sommes obligés de lui faire du mal.

MARÈZE.

Ah!... Comme on voit bien qu'au fond... tout au fond, tu n'es pas fâchée de ce qui arrive!

MADAME MARÈZE.

Peux-tu dire ça après la façon dont jai reçu ton fils hier!

MARÈZE.

Oh! tu ne veux pas plus que moi de ce mariage, j'en suis persuadé. Mais... le reste... le petit roman... l'idée — d'ailleurs stupide — que, dans cette histoire, j'ai un rôle de dupe... avoue que tout ça ne te déplait pas.

MADAME MARÈZE.

Tu es insupportable, mon ami.

SOLANGE, apportant une carte.

Madame peut-elle recevoir?

MADAME MARÈZE.

Oui, faites entrer.

MARÈZE.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME MARÈZE.

Madame Champguillou.

MARÈZE.

Oh! là là... je ne veux pas la voir... (A Solange.) Jacques est-il encore là?

SOLANGE.

Non, monsieur, il est parti.

MARÈZE.

Bien! (A madame Marèze.) Tu m'appelleras dès que cette vieille pie aura filé.

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami, sois tranquille.

Marèze sort, Solange introduit Juliette.

SCÈNE IV

MADAME MARÈZE, JULIETTE.

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle...

JULIETTE.

Madame...

MADAME MARÈZE.

Je vous remercie d'être venue, mademoiselle. (Elle lui montre un siège.) Il est certain qu'après notre courte conversation d'il y a un mois, vous aviez le droit d'hésiter à vous rendre ici. Mais je vous ai expliqué dans ma lettre que cette entrevue était nécessaire, urgente, et que je vous serais reconnaissante de la faciliter... (Un temps.) Vous avez sans doute des raisons de ne pas me considérer comme une amie. Mais vous verrez que, du moins, je ne suis pas une femme dissimulée. Je vous

demande de parler, vous aussi, en toute franchise. Il faut tout nous dire ; c'est le seul moyen de nous tirer de là.

JULIETTE.

De quoi s'agit-il, madame ?

MADAME MARÈZE.

Vous vous en doutez bien ?

JULIETTE.

Pas du tout, madame.

MADAME MARÈZE.

Cela me surprend un peu, mademoiselle. Mais il vaut mieux, en tout cas, que je vous expose les faits... Depuis un mois environ, mon fils Jacques nous donnait de l'inquiétude. Il rentrait tard à la maison ; il était distrait... absorbé... Hier, enfin, il nous a dit, à son père et à moi... qu'il vous aimait... et qu'il voulait vous épouser.

JULIETTE.

Ah ?

MADAME MARÈZE.

Je ne prétends nullement, mademoiselle, que vous en soyez indigne... Mais, n'est-ce pas? notre point de vue ne peut pas être le même que le vôtre dans cette affaire... L'âge de Jacques serait déjà une objection suffisante... Enfin, nous avons dû lui faire comprendre, son père et moi, que nous ne pouvions consentir à ce mariage, et je dois ajouter que monsieur Marèze a mis dans son refus une énergie particulière.

JULIETTE.

Ah?

MADAME MARÈZE.

Des paroles pénibles ont été échangées entre le père et le fils. Jacques est ou se croit désespéré. Marèze souffre vraiment. Tout cela est très douloureux. Et... permettez-moi de vous le dire, mademoiselle... tout cela est votre œuvre...

JULIETTE.

Ah?

MADAME MARÈZE.

Je ne dis pas que vous l'ayez voulu… bien qu'il me soit difficile de croire que Jacques en fût venu là, si vous ne vous y étiez pas un peu prêtée… Mais enfin voilà les faits… Nous étions tous les trois bien tranquilles… Malgré vous, je le veux bien… et par un charme que vous ignorez sans doute vous-même… vous m'avez pris d'abord mon mari… A présent vous me prenez mon fils… C'est tout de même un peu fort, vous en conviendrez… Autrement dit, vous m'avez pris tout le meilleur de ma vie et vous êtes certainement la personne par qui j'ai le plus souffert.

JULIETTE, se levant et saluant pour sortir.

Madame…

MADAME MARÈZE.

Non! non! non!… Restez!… Je suis si maladroite!… Je ne voulais pourtant pas vous blesser… Rasseyez-vous… il le faut… je vous en prie… (Juliette se rassied.) Je ne vous reproche rien, je sais me mettre à votre place, entrer dans vos intérêts… C'est la faute de Marèze et de Jacques. Il était bien naturel que vous ne les rebutiez pas… Mais

quelle est la victime là dedans? Moi. Il est donc bien naturel aussi que je cherche avec vous comment nous pouvons sortir d'une situation si triste... Vous êtes intelligente... vous ne devez pas être méchante, puisqu'on vous aime tant... Nous chercherons la solution ensemble et nous la trouverons.

JULIETTE.

Vous avez tout dit, madame?

MADAME MARÈZE.

Oui.. je crois.

JULIETTE.

Eh bien, madame, je suis obligée de vous répondre que vous vous êtes absolument trompée... Je ne sais pas si je vous ai pris votre mari; je n'ai du moins rien fait pour cela, si ce n'est de lui témoigner l'affection la plus respectueuse et de lui être profondément reconnaissante des bontés qu'il avait pour moi... Et quant à monsieur Jacques... jamais, madame, il ne m'a dit qu'il voulait m'épouser... jamais il ne m'a même dit qu'il m'aimait...

MADAME MARÈZE.

Comment?

JULIETTE.

Vous pouvez le lui demander, madame. Je vais tout vous dire à mon tour, car je n'ai rien à cacher. J'ai fait la connaissance de monsieur Jacques le jour où je l'ai rencontré chez vous... vous vous souvenez, n'est-ce pas?... Je ne pouvais pas lui en vouloir d'avoir pris si gentiment ma défense. Nous nous sommes revus de temps en temps... Nous avons visité ensemble une exposition... des musées... Ça ne m'ennuyait pas, quoique ce fût parfaitement innocent... Mais oui, madame. Ça ne m'ennuyait pas parce que monsieur Jacques est très spontané, très naturel, d'une sincérité délicieuse, et puis parce qu'il a des idées et que, lorsqu'il parle de son art, il y met toute son âme... Ça m'amusait de le voir vivre... J'avoue que je le rencontrais dans la rue « par hasard » un peu plus souvent qu'il n'était strictement vraisemblable... Maintenant que j'y songe, j'aurais peut-être dû parler de ces rencontres à monsieur Marèze... Je ne l'ai pas fait... je ne sais pas bien pourquoi... peut-être pour ne pas l'inquiéter inutilement...

— Alors, me direz-vous, il fallait peu à peu cesser de voir monsieur Jacques. — Peut-être. Mais, que voulez-vous, madame, je ne suis pas parfaite. Ces causeries m'étaient agréables... Monsieur Jacques parait d'ailleurs si jeune que je le regardais un peu comme un enfant... Puis... je suis libre... ma profession m'a accoutumée aux camaraderies de jeunes gens... Et enfin, je ne pouvais sentir péril de rencontres où, je vous le repète, monsieur Jacques m'a beaucoup parlé de peinture, jamais d'amour. Voilà toute l'histoire, madame. Je vous l'ai contée sans rien déguiser.

MADAME MARÈZE.

Je n'en reviens pas! Alors Jacques ne vous a pas dit une seule fois...

JULIETTE.

Non, madame.

MADAME MARÈZE.

Il est donc bête?... Je veux dire... enfin je m'entends... Et il n'a pas été vous voir, hier soir, après ce qui s'est passé ici?

JULIETTE.

Non, madame.

MADAME MARÈZE.

C'est extraordinaire... Mais, si vous dites vrai, mademoiselle...

JULIETTE.

Je dis vrai, madame.

MADAME MARÈZE

Cela va donc bien faciliter les choses... Je reconnais, mademoiselle, que vous n'êtes peut-être pas entièrement responsable de ce qui arrive...

JULIETTE.

Je ne le suis pas du tout, madame.

MADAME MARÈZE.

Vous ne l'êtes pas du tout, soit. Mais, pour moi, la situation reste la même entre le père et le fils... Je ne peux plus vivre comme ça! Je ne peux plus vivre comme ça!... Et je ne vois qu'une solu-

tion... Nous parlons à cœur ouvert, n'est-ce pas? Eh bien... ne pensez-vous pas, comme moi, que... si vous consentiez... moyennant, bien entendu... ce ne serait que trop légitime... moyennant, dis-je... (Juliette la regarde en face. A part :) Voilà que je n'ose pas.

JULIETTE.

Je ferai ce que vous désirez, madame, et je le ferai pour rien... Moi non plus, je ne peux plus vivre comme ça... Si vous êtes malheureuse, je ne suis pas très heureuse non plus depuis quelque temps. J'avais un grand bonheur dans ma vie : l'amitié de monsieur Marèze; je ne l'ai plus, ou, du moins, elle s'est faite, par vous, circonspecte et craintive, et vous m'avez envié même le petit privilège de voir quelquefois mon maître chez lui... Je croyais avoir en monsieur Jacques un bon et franc camarade : je m'étais trompée... c'est autre chose... et me voilà suspecte de séduction et de détournement; et voilà qu'on souffre, me dites-vous, et qu'on va peut-être se haïr à cause de moi... Pourquoi? Qu'ai-je fait pour cela? Qu'a-t-on à me reprocher?... Avouez, madame, que je n'ai pas de chance! Mais aussi j'en ai assez de ces soupçons, de ces accusations sourdes et de tout ce

drame que je déchaîne sans le savoir. Je ne veux pas le prolonger par ma présence. Je me sentirais gênée devant mon maître, comme si j'étais coupable; je me dirais que je lui vaux sans doute des ennuis à la maison; je serais obligée d'éviter monsieur Jacques dans la rue... je ne serais plus libre de mes pas, de mes gestes, de mes yeux... Non, non, je ne veux pas d'une vie pareille!... J'aurais dû déjà prendre parti... J'hésitais parce qu'il faut vivre... Mais on peut vivre partout... Je m'en vais... Je ne quitte pas seulement l'atelier, car, si je restais à Paris, vous ne seriez pas encore tranquille, vous craindriez des rencontres, les mauvaises plaisanteries du hasard, les regrets ou la pitié de monsieur Marèze... Je quitte Paris avec les miens, je vous débarrasse. Vous avez ma promesse, madame.

Elle se lève.

MADAME MARÈZE.

Mais, mais... où irez-vous?

JULIETTE.

Oh! je puis vous le dire... Sans ça vous croiriez que je veux vous impressionner par un beau geste

et que je joue le tout pour le tout… On m'a offert dernièrement une place de professeur de dessin dans un pensionnat de jeunes filles à Lyon. J'irai.

MADAME MARÈZE.

Mais… comment vivrez-vous?… Car enfin…

JULIETTE.

Permettez-moi de vous dire respectueusement que cela c'est mon affaire. (Saluant.) Madame…

MADAME MARÈZE.

Non! non!… Je ne veux pas que vous sortiez comme ça!… Vous m'étonnez vraiment… Vous m'étonnez… Je commence à croire que je ne vous connaissais pas très bien… Je ne m'attendais pas… Non, non, restez… Je suis ennuyée… très ennuyée… (Allant à une porte et appelant.) Marèze! Écoutez, mademoiselle… Ce que vous m'avez dit de vos relations avec Jacques… je vous demande seulement de le répéter devant mon mari. Vous ne pouvez pas me refuser ça.

JULIETTE.

De grâce, madame…

MADAME MARÈZE.

Si! si! Il le faut... Je dois l'exiger de vous. Je le dois... parce que c'est honnête... Je ne suis pas si mauvaise que j'en ai l'air, vous savez!

Entre Marèze.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARÈZE.

MARÈZE.

Hein! quoi? C'est vous, Juliette? (A madame Marèze.) Pourquoi m'as-tu dit que c'était... (A Juliette.) Mais comment êtes-vous ici?

MADAME MARÈZE.

C'est moi qui l'ai appelée, mon ami, je voulais lui parler.

MARÈZE.

Comme ça, sans me prévenir?... Et qu'est-ce que tu lui as dit? Qu'est-ce que vous a dit ma femme? Pas de choses désagréables, au moins?... Cela, je ne le tolérerais pas... parce que je vous aime toujours beaucoup, Juliette.

MADAME MARÈZE.

Ce qui peut t'intéresser, mon ami, ce n'est pas ce que j'ai dit à mademoiselle; c'est ce que mademoiselle m'a dit.

MARÈZE.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle t'a dit?

MADAME MARÈZE.

Ton fils est un serin. Quand il nous a joué sa grande scène hier, nous nous figurions qu'il était d'accord avec mademoiselle, que du moins elle était au courant. Eh bien, pas du tout. Jamais il ne lui a dit un mot d'amour ni de mariage.

MARÈZE, ahuri, à Juliette.

C'est vrai?

JULIETTE.

Oui, cher maître.

MARÈZE.

Vous ignoriez sa démarche d'hier?

JULIETTE.

Absolument.

MARÈZE.

Ainsi... tout s'est passé dans sa tête?

JULIETTE.

Il paraît.

MARÈZE.

Eh bien, mais... c'est parfait... C'est idiot, mais c'est parfait... Sapristi! j'ai un fameux poids de moins... (se ravisant.) Oui, mais... dites-moi, Juliette... ce que je vais vous demander est un peu délicat... mais vous pouvez tout dire à votre vieux maître... Si ce nigaud a pu se faire une illusion de cette taille... ne serait-ce pas qu'il a cru... sans qu'un mot précis ait été prononcé... que votre manière d'être avec lui l'autorisait... Enfin... vous, Juliette... vous ne l'aimez pas? vous ne pouvez pas l'aimer?

JULIETTE.

Évidemment, cher maître, je ne puis pas.

MARÈZE.

Vous ne pouvez pas, c'est bien certain... Mais vous ne répondez pas directement... Voyons, Juliette, l'aimeriez-vous ?

JULIETTE.

J'ai beaucoup d'amitié pour lui.

MARÈZE.

Et vous avez raison... Mais rien de plus, n'est-ce pas ?

JULIETTE.

Rien de plus, cher maître.

MARÈZE.

Voilà donc bien du drame pour rien... Mais tout est bien comme ça... Nous nous retrouvons comme avant. Rien de changé, c'est à merveille.

JULIETTE.

Si, mon cher maître, il y a quelque chose de changé. Les figures que nous faisons en sont la

preuve... Et c'est pourquoi je quitte l'atelier, et je quitte même Paris... J'ai dit mes raisons à madame Marèze ; elle les a parfaitement comprises et vous les redira. Il me serait trop pénible de les répéter moi-même.

MARÈZE.

Quoi ? Qu'est-ce qu'elle dit ? Elle aussi est folle !... Vous êtes folle, Juliette... Vos raisons, je m'en moque... Si vos raisons s'appellent Jacques, le garçon voyagera... D'abord vous n'avez pas le droit de me quitter. Je vais lâcher un gros mot ; tant pis ! Ce serait de l'ingratitude. (Geste douloureux de Juliette.) Elle n'est pas dans votre cœur, je le sais. Alors, pourquoi agir comme si elle y était ?... J'ai besoin de vous, moi... Vous m'êtes nécessaire... même pour mon art... parce qu'on ne fait pas seulement de la peinture avec la tête et avec la main, mais avec un cœur où fleurit quelque chose... et c'est vous ma dernière fleur... Et puis... j'ai l'air de ne penser qu'à moi dans tout cela... mais je n'ai pas le droit non plus, moi, de vous abandonner... Quitter Paris ? Qu'est-ce que vous feriez ? Donner des leçons de dessin, si vous en trouvez, dans un couvent de province ?... Et encore, il n'y en a plus, de couvents !... Ce serait

la misère, ma pauvre enfant, la misère noire. Non, non ! je commettrais un crime en vous laissant partir... un crime dont je mourrais... et ce serait bien fait !

JULIETTE.

Il faut pourtant que je parte, mon cher maître. Quelle autre solution voyez-vous ?

MADAME MARÈZE.

J'en vois une.

MARÈZE.

Dis !

MADAME MARÈZE.

Laisse-moi seule avec mademoiselle.

MARÈZE.

Ah ! non, non, non ! C'est parce qu'elle a causé avec toi qu'elle veut partir. Je ne veux plus que tu lui parles sans moi. Je reste.

MADAME MARÈZE.

A ton aise. Mais alors tu feras tout manquer.

MARÈZE.

Quoi ? tout manquer ?

MADAME MARÈZE.

Ce que tu veux, c'est qu'elle ne parte pas ? Eh bien, aie confiance en moi ; je ne te demande que deux minutes...

MARÈZE.

Deux minutes ?

MADAME MARÈZE.

Oui.

MARÈZE.

Deux minutes, soit. Mais, ma parole ! tu me fais marcher comme un toton.

MADAME MARÈZE.

Va, va, c'est pour ton bien.

Marèze sort par la porte de droite.

SCENE VI

MADAME MARÈZE, JULIETTE.

MADAME MARÈZE.

Savez-vous, mademoiselle, quelle serait la solution ? la bonne ? la vraie ? la seule ?... Mon pauvre Jacques vous aime pour de bon. Vous dites que vous n'avez pour lui que de l'amitié... Peut-être le dites-vous par un sentiment de délicatesse... ou de fierté, que j'apprécie, croyez-le bien. Mais enfin, si je vous disais : Épousez-le ! je vous le donne !

JULIETTE.

Je serais très touchée... très reconnaissante... très heureuse surtout que vous ne vous mépreniez plus sur moi... Mais je vous répondrais : Non, madame.

MADAME MARÈZE.

Permettez à mon amour-propre de mère de s'étonner un peu de la réponse... Jacques est bon; il n'a rien de déplaisant, il aura du talent, ses parents ne lui font point tort... du moins son père... On ne se marie pas toujours à cause d'une grande passion... L'affection, la tendresse suffisent... Alors, bien vrai ? vous ne l'aimez pas du tout ?... pas même un peu ?... Vous devez répondre avec une sincérité égale à la mienne... c'est bien le moins... Vous ne l'aimez pas ?... Vous ne l'aimez pas ?...

JULIETTE.

Ah ! madame, vous me faites mal.

Elle fond en larmes.

MADAME MARÈZE.

Voilà qui est fort bien répondu... Et vous ne voulez toujours pas de lui ?... Vous voyez que je n'y mets pas de vanité... C'est moi qui vous l'offre, qui même, il me semble, vous le jette à la tête... Vous ne voulez pas ?

JULIETTE.

Je ne peux pas, madame.

MADAME MARÈZE.

Alors dites-moi pourquoi... Vous le devez, mademoiselle... J'ai le droit de le savoir... Est-ce que... Enfin, ne seriez-vous pas libre?

JULIETTE, dans un cri.

Moi, madame!

MADAME MARÈZE.

Alors, dites!

JULIETTE.

Eh bien, madame... Oh! ne m'accusez pas de prétention... Je ne peux pas... parce que je crois que ça ferait trop de chagrin à monsieur Marèze... Comprenez-moi bien, madame... Il peut paraître singulier que je vous dise cela, à vous... Mais vous savez que mes sentiments pour monsieur Marèze sont ceux d'une fille dévouée... et que lui... oh! il ne m'a jamais parlé que comme un maître bienveillant, je n'ose dire comme un père... Mais je sens

qu'il lui serait insupportable que j'aime une autre personne autant que lui. Vous savez aussi que je lui dois tout, et non seulement la vie matérielle, et non seulement le peu que j'ai appris de mon art, mais encore, indirectement... d'être restée telle que vous puissiez me donner votre estime... Alors... après ce qu'il a dit tout à l'heure... je ne peux pas, madame... Je vous assure que je ne peux pas...

MADAME MARÈZE.

Mais votre départ lui fera autant de peine que lui en ferait ce mariage...

JULIETTE.

Je ne crois pas, madame...

MADAME MARÈZE.

Et... s'il vous disait lui-même qu'il consent? Voulez-vous, mademoiselle, attendre un petit moment dans ma chambre. (Elle conduit Juliette à la porte deuxième plan à gauche. Redescendant.) Pauvre petite!... Tiens, voilà que je dis comme lui.

SCÈNE VII

MADAME MARÈZE, MARÈZE.

MARÈZE, entrant par la porte de droite.

Elle n'est plus là ?

MADAME MARÈZE.

Elle va revenir.

MARÈZE.

Elle ne part plus, j'espère ?

MADAME MARÈZE.

Cela dépendra de toi, mon ami.

MARÈZE.

Comment ça ?

MADAME MARÈZE.

Nous avons causé à fond... Je m'étais trompée sur elle. C'est une très bonne fille.

MARÈZE.

Là, tu vois ! tu y viens donc !

MADAME MARÈZE.

Et de cet entretien il ressort pour moi qu'il n'y a qu'une chose à faire.

MARÈZE.

Laquelle ?

MADAME MARÈZE.

Tu vas bondir.

MARÈZE.

Dis toujours.

MADAME MARÈZE.

Marier ces enfants.

MARÈZE.

Marier !... C'est toi, toi qui me dis ça ?

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami.

MARÈZE.

Marier Jacques et Juliette ?... Ça, jamais !

MADAME MARÈZE.

Si nous ne les marions pas, tu la perds tout de même, et nous rendons ces deux enfants malheureux... et toi par-dessus le marché.

MARÈZE.

« Par-dessus le marché ». Pourquoi « par-dessus le marché » ?

MADAME MARÈZE.

Parce que ce n'est pas toi qui m'intéresses le plus dans cette affaire ; c'est Jacques.

MARÈZE.

Mais puisqu'elle ne l'aime pas !

MADAME MARÈZE.

Elle disait cela parce qu'elle est un ange... pour ne pas te chagriner... Mais elle l'aime.

MARÈZE.

C'est impossible.

MADAME MARÈZE.

Pourquoi? C'est très naturel au contraire. Plus naturel que...

MARÈZE.

Que quoi?

MADAME MARÈZE.

Plus naturel que le genre de sentiment qu'elle t'inspire et qui te rend ennemi de son bonheur et de celui de ton fils.

MARÈZE.

Laisse donc! Tu sais aussi bien que moi la pureté de mon affection pour elle... et c'est cela qui m'a toujours permis d'en parler devant toi.

MADAME MARÈZE.

Si cette affection est ce que tu dis, pourquoi ne veux-tu pas qu'elle épouse Jacques?

MARÈZE.

D'abord, c'est toi, toi seule qui veux maintenant qu'elle l'épouse... sans doute pour être tranquille sur moi.

MADAME MARÈZE.

Cela prouverait que j'ai, en effet, besoin d'être tranquillisée, et, par conséquent, cela te condamnerait... Mais tu ne réponds pas à ma question... Enfin... je suppose — ce qui aurait pu arriver après tout — que Juliette trouve à se marier avec un autre que Jacques... Il faudrait pourtant bien que tu en prennes ton parti.

MARÈZE.

Non. D'ailleurs, elle ne le ferait pas.

MADAME MARÈZE.

Elle n'oserait pas, tu veux dire?... Bref, tu préférerais qu'elle ne se marie jamais?

MARÈZE.

Eh bien, oui, là!...

MADAME MARÈZE.

Prends garde. C'est mal, ce que tu dis là, Marèze. Tu es pourtant un brave homme, et tu ne t'aperçois pas que c'est par toi que nous souffrons, que c'est toi la cause de tout, quoi que tu dises, et que mes inquiétudes, qui te paraissaient stupides et qui t'exaspéraient, n'étaient que trop clairvoyantes... Et si tu es ainsi méchant sans le vouloir, c'est que tu as l'esprit malade... Oui, oui, tu as beau dire, un sentiment qui fait qu'un homme de cinquante-cinq ans ne peut pas supporter l'idée qu'une fille de vingt ans, sans être à lui, soit à un autre que lui... ce sentiment-là n'est pas d'une âme bien portante.

MARÈZE.

Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre, ma pauvre femme.

MADAME MARÈZE.

Je te demande pardon, mon ami. Cela n'est pas si mystérieux... Ose me soutenir qu'il ne t'es

jamais arrivé de te voir toi-même, en pensée, plus jeune de vingt ou trente ans, auprès de Juliette... et que tu ne t'es jamais arrêté sur cette idée-là?... Eh bien, mon ami, on ne fait pas de ces rêves à ton âge, ou, si on les fait, on ne s'y complaît pas, on les écarte quand on a du bon sens; et surtout on ne leur permet pas d'agir sur votre vie réelle, sur votre vie de famille, de la troubler, de faire souffrir les autres autour de vous.

MARÈZE.

Tu es dure, ma femme.

MADAME MARÈZE.

Mais non, mais non. Je te dis tout cela pour t'éclairer, pour te guérir. Tu m'accusais de jalousie : et tu avais raison, mais ma jalousie était toute simple, toute bête, toute ronde... La tienne, c'est autre chose. Bien que Juliette ne soit pas ta fille, tu es pour elle comme ces pères qui ne peuvent pas se décider à donner leur fille à un homme, parce que... enfin, j'aime mieux ne pas chercher pourquoi... Ces pères-là finissent par se résigner pourtant, par accepter une loi de nature plus forte qu'eux...

MARÈZE.

C'est à un étranger que ceux-là donnent leur fille... Il me semble qu'il me serait moins difficile de donner Juliette à un étranger qu'à mon fils...

MADAME MARÈZE.

Bref, tu es à la fois jaloux d'elle et de lui... Quelle pitié! Tu me disais un jour que tu rougissais pour moi et que tu me défiais d'exprimer ce que j'avais dans la pensée... Moi aussi je pourrais te défier de dire... Eh bien, mon ami, il ne faut pas consentir secrètement à ce qu'on n'ose pas exprimer tout haut... Mais va, n'aie pas peur, ce mariage, qui t'effraye, te guérira... Songe que tu verras Juliette tous les jours, si tu veux, qu'elle travaillera auprès de toi, qu'elle te soignera... Quand tu l'auras à ton foyer, future mère de tes petits-enfants, quand elle sera de la famille, eh bien, tout s'arrangera, tout rentrera dans l'ordre... Enfin, de quelque façon que tu l'aimes aujourd'hui, tu ne dois pas vouloir qu'elle souffre pour toi, tu ne dois pas accepter son sacrifice... Et puis... malgré tout... tu aimes Jacques, je suppose?

MARÈZE.

Jacques? Évidemment je l'aime tout de même... Mais sapristi! pourquoi diable...

MADAME MARÈZE.

Pourquoi est-ce celle-là qu'il a choisie?... Pour que tu sois plus heureux un jour... Allons, un petit effort... Moi aussi, depuis une demi-heure, je sacrifie pas mal de choses...

MARÈZE.

C'est vrai, ma pauvre femme.

MADAME MARÈZE.

Alors?

Brouhaha à l'extérieur.

SOLANGE, *entrant.*

Monsieur, c'est l'atelier!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, JACQUES, JULIETTE, MARTHE, RENÉE, SUZANNE, MADELEINE, SIMONE, ANDRÉE, OLGA, BURETTE.

Entrée bruyante.

JACQUES.

Tu es nommé, papa.

MARTHE.

Au premier tour.

RENÉE.

A une majorité écrasante.

SUZANNE.

Trente-deux voix.

MADELEINE.

Puymartin, cinq.

ANDRÉE.

Lamberthier, deux.

SIMONE.

Garnoteau en fera une maladie.

SOLANGE, entrant.

Une carte pour monsieur.

MARÈZE, lisant.

« Tous mes compliments, mon vieux. — Garnoteau. »

Rires.

JULIETTE, qui s'est approchée de madame Marèze.

Eh bien, madame?

MADAME MARÈZE.

Dites-lui adieu.

MARTHE.

Le bouquet, Suzanne!

RENÉE.

Le compliment, Lili!

LILI, *lisant.*

« Cher maître, vous vous rappelez qu'il y a deux mois, quand vous pouviez avoir l'atelier d'hommes de Léturgeon, nous nous sommes toutes mises à genoux pour vous supplier de ne pas nous abandonner. Vous avez cédé à nos prières indiscrètes. Eh bien, cher maître, nous savions sans doute que votre place était marquée à l'Institut, malgré l'originalité de votre talent... »

JULIETTE.

Donne, Lili! (*Elle lui prend le papier des mains. — Lisant :*) « Mais nous sommes persuadées aussi qu'en vous y faisant entrer de façon si victorieuse, la Providence a voulu vous récompenser de votre faiblesse pour nous. » (*Cessant de lire.*) Quant à moi, cher maître, qui vous dois tant...

MARTHE, bas.

Tiens! elle en ajoute!

JULIETTE, continuant.

... et qui, vous le savez, suis obligée de vous quitter... (Chuchotements de surprise.) ce sera pour moi une douceur dans ma grande tristesse que d'emporter, avec le souvenir de votre paternelle bonté, le souvenir de votre triomphe.

Nouveaux chuchotements : « Quoi, elle part? » — « Pourquoi ? » « Tu savais? » etc.

MARÈZE, très ému.

Merci, Juliette.

JULIETTE, lui remettant le bouquet.

Adieu, cher maître.

MARÈZE.

Non... vous ne partirez pas... ma fille. (Mouvement.) Mesdemoiselles, je vous annonce les fiançailles de mon fils Jacques avec mademoiselle Juliette Dupuy.

JACQUES, se jetant au cou de Marèze.

Oh! papa!

MARÈZE.

Mais il va m'étouffer, cet animal-là!

Juliette est allée vers madame Marèze, qui l'embrasse.

TOUTES.

Vive Marèze! Vive l'atelier! etc...

BURETTE.

Vive la massière!

MADAME MARÈZE.

Mesdemoiselles, vous trouverez dans la salle à manger du thé et des gâteaux.

Sortie en tumulte.

LILI, s'effaçant.

Passez, Burette!

JULIETTE, s'approchant de Marèze.

Mon cher maître!

MARÈZE, la baisant au front.

Soyez heureuse, Juliette!

JULIETTE.

Mon cher père!

Marèze s'assied, le visage dans les mains.

JACQUES, s'approchant timidement de Juliette.

Je suis bien content, Juliette.

MARÈZE, relevant les yeux.

Allons, embrasse-la!

MADAME MARÈZE.

Mon pauvre Marèze!

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4908-3-05. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50. le volume.

G. D'ANNUNZIO vol.

Les Victoires mutilées.... 1

AUTEUR DE « AMITIÉ AMOUREUSE »

Les Serments ont des ailes 1

RENÉ BAZIN

Contes de Bonne Perrette 1

TH. BENTZON

Au-dessus de l'Abîme.... 1

V. BLASCO IBANEZ

Fleur-de-Mai............. 1

RENÉ BOYLESVE

L'Enfant à la Balustrade.. 1

GUY CHANTEPLEURE

L'Aventure d'Huguette... 1

LOUISE CHASTEAU

Ames d'Autrefois......... 1

PIERRE DE COULEVAIN

Sur la Branche........... 1

ANATOLE FRANCE

Sur la Pierre blanche..... 1

LÉON FRAPIÉ

Les Obsédés.............. 1

MYRIAM HARRY

La Conquête de Jérusalem 1

GÉRARD D'HOUVILLE

Esclave.................. 1

GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD

L'Amant et le Médecin... 1

ANATOLE LE BRAZ

Le Théâtre Celtique..... 1

HUGUES LE ROUX vol.

Prisonniers Marocains!... 1

PIERRE LOTI et EMILE VEDEL

Le Roi Lear.............. 1

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Le Visage émerveillé.....

PIERRE DE NOLHAC

Poèmes de France et d'Italie...................... 1

RICHARD O'MONROY

L'Amour sans phrases... 1

CHARLES PETTIT

Les Amours de Li Ta Tchou 1

PAUL REBOUX

La Maison de Danses 1

JEAN REIBRACH

Les Sirènes.............. 1

G. RÉVAL

La Cruche cassée......... 1

GEORGE SAND et GUSTAVE FLAUBERT

Correspondance........... 1

VICTORIEN SARDOU

La Sorcière.............. 1

MATHILDE SERAO

Histoire de deux Ames... 1

IVAN STRANNIK

L'Ombre de la Maison.... 1

MARCELLE TINAYRE

Hellé.................... 1

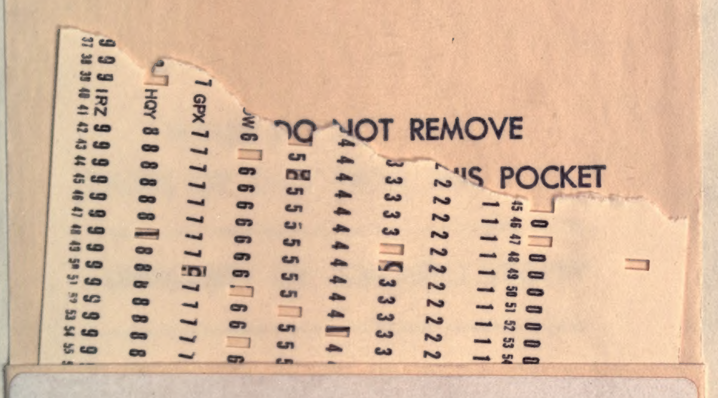
LÉON DE TINSEAU

La Valise Diplomatique.. 1

JACQUE VONTADE

La Lueur sur la Cime.... 1

AUG 2 9 1972



PQ
2337
L3M34
19--

Lemaître, Jules
La massière